

***Histoire naturelle et civile de l'île de Minorque***  
***Traduite de la deuxième édition anglaise de J. Armstrong***

**Préface de l'auteur**

Le bruit ayant couru au commencement de l'année 1738, que l'Espagne allait nous déclarer la guerre, j'eus l'ordre de me rendre à Minorque pour veiller à la défense de cette île. J'eus bientôt appris la langue du pays et comme nos conversations roulaient presque toujours sur l'histoire, le gouvernement et les productions de l'île, je fus bien aise de m'instruire par moi-même de ces particularités.

Le premier livre que je consultais fut l'histoire du Royaume Baléares, par Dameto. Il est en castillan et il fut imprimé en un petit volume in-folio à Palma dans l'île de Majorque en 1633. Cet auteur était historiographe de l'île; mais il est si fort occupé de ce qui la concerne qu'il ne fournit peu d'information sur l'histoire de Minorque.

L'histoire de Vincent Mut, fut le second livre que je consultais. Il était historiographe et ingénieur de Majorque et son ouvrage, quoique plus intéressant que celui de Dameto, me parut également défectueux dans la partie qui m'intéressait.

J'eus recour à l'histoire d'Espagne par Mariana, mais j'en fus point satisfait ; car il parle très peu de notre île, de même que les autres qui composaient le Royaume Baléares.

Je parcourus plusieurs autres livres espagnols mais avec aussi peu de succès ; sur quoi je résolus de recueillir les faits rapportés par Dameto et Mut et d'y joindre ce que j'avais appris des minorquins, touchant le gouvernement de l'île, dans l'intention d'y ajouter et d'en retrancher ce que je jugerais à propos, à mesure que les matériaux augmenteraient.

Je n'ai rien dit jusqu'ici de l'histoire des îles Baléares, imprimée à Londres, in-8. En 1716. Elle n'est qu'une traduction d'une partie de Dameto et de Mut, et elle m'a d'autant moins servi que j'avais les originaux en main.

Mon second soin fut de me mettre au fait de la constitution et du gouvernement de Minorque, en quoi mes amis me furent d'un très grand secours.

Rien ne me paraît plus utile et plus amusant que de s'instruire du commerce et des manufactures d'un pays et d'observer ce qu'il y a de bon et de défectueux. Cela fournit une leçon excellente. Je m'attachais donc à connaître le commerce étranger des minorquins, de même que leurs manufactures avec toute l'attention que le sujet méritait.

Je fus d'abord étonné que ces pauvres insulaires passassent leur temps à des amusements puérils et qu'au lieu de profiter des avantages de leur climat et de leur situation, ils tirassent de l'étranger à beaux deniers comptants un millier de choses nécessaires et deux fois autant de superflues dont ils pouvaient se passer. Une pareille conduite excita mon imagination et je ne pus m'empêcher de la faire éclater dans divers entretiens que j'eus là dessus avec plusieurs personnes sensées.

Je n'avais point encore le dessein de donner une description topographique de Minorque. Je l'ai fait dans la suite, après avoir visité tous les différents endroits de l'île ; ne manquant jamais dans ces fortes occasions de recueillir ce qui pouvait me mettre en fait de l'histoire naturelle du pays. Je me suis attaché à connaître les fossiles, de même que les animaux et les végétaux qu'on trouve sur l'île en me bornant aux espèces les plus curieuses et les plus utiles, tant pour les besoins de la vie, que pour le commerce.

Mes liaisons avec les minorquins m'ont mis en état de faire un portrait fidèle de leur caractère et toutes choses bien considérées, ils n'auront pas lieu de rougir de la figure qu'ils font dans mon histoire.

Pour rendre mon ouvrage plus parfait, j'ai eu soin d'y joindre un détail des antiquités qu'on trouve sur l'île.

J'avais plusieurs remarques sur le climat et les maladies du pays, que je comptais donner au public mais M. Cleghorn m'a prévenu et s'il se fut plus étendu sur l'histoire et la topographie, le commerce, le gouvernement et l'histoire naturelle de l'île, mon ouvrage fut resté enseveli dans l'oubli. Je laisse au public le soin d'apprécier son mérite. S'il y a la candeur, il me pardonnera aisément les fautes que je puis avoir commises ; et s'il en est autrement, je serais ravi de lui avoir fourni les moyens d'exercer sa mauvaise humeur.

## Histoire de Minorque

### Introduction

L'île de Minorque est située dans la Méditerranée, au midi des côtes de Catalogne, dont elle est éloignée que de soixante lieues (aux trente neuvième degrés, quarante minutes de latitude Nord). C'est une de ces îles qui composaient autrefois le royaume des Baléares, connu depuis sous le nom de Majorque

Le Carthaginois, les Romains, les Goths, Les Maures, les Espagnols, les Anglais et les Français l'ont possédée tour à tour, et ces différentes révolutions ont paru mériter d'être tracées par les crayons de l'histoire. L'expédition hardie qui l'assujettit à la France en 1756, doit surtout intéresser la nation

Mais avant de présenter le tableau de ces événements, il faut faire connaître le théâtre sur lequel ils sont arrivés.

Lorsque l'on jette les yeux sur les côtes de cette île, on ne peut voir sans étonnement combien les vents ont influé sur leur forme extérieure. Ceux du Nord y règnent avec une violence terrible et s'y font fréquemment ressentir. Les côtes qui sont exposées à leur fureur, sont toutes dentelées et présentent une quantité prodigieuse de coupures, d'enfoncement et de petites baies. Mais il n'en est pas de mêmes de celles qui ne sont frappées que des vents du midi. Elles sont infiniment plus égales et plus régulières et portent partout des marques d'une exposition plus douce et plus tempérée : Tout s'y ressent d'un air plus salubre. Les vents sont funestes à l'accroissement des sapins sur les montagnes et les oliviers sont desséchés. C'est arbres, au contraire réussissent assez bien dans les endroits où ils sont à l'abri de cet ennemi furieux, quoique en général la force de ses impulsions les fait tous pencher vers le midi. On dirait, si l'on voulait s'exprimer poétiquement qu'ils s'inclinent vers le sud pour demander le secours des vents méridionaux qui leur sont favorables.

Minorque a plus de trente trois milles de long. Sa largeur varie depuis huit jusqu'à douze milles. Elle a soixante deux de périmètre, sa superficie est de 151040 acres ou 236 milles carrés.

C'est par Terminos qu'on la divise. Il y en a quatre qui prennent leur nom des principales villes de chaque canton. Mahon, Alaior, Cuitadella, sont trois de ces villes. Mercadal est la capitale du termino qui porte son nom et celui de Feréias qui lui est uni.

### Termino de Mahon,

Il est environné de trois côté par la mer. Le termino d'Alaior le borne au Nord-Ouest et il s'étend un peu plus vers le Nord jusqu'à celui de Mercadal. Sa plus grande longueur est de quatorze milles, il en a huit de large, on y compte treize mille habitants.

#### **Termino d'Alaior,**

Ce canton est baigné par la mer au Sud-ouest. L touche au Termino de Mahon vers l'Orient. Ceux de Mercadal et Férérias l'enveloppent au Nord, et au Nord-Ouest, il n'a que huit milles de long sur sept large, sa population n'excède pas cinq mille habitants.

#### **Termino de Mercadal séparément**

C'est celui de toute l'île qui relativement à sa grandeur est le moins peuplé. A peine a-t-il dix-sept cents habitants dans une étendue de douze milles de long, sur dix de large. La mer le baigne au Nord. Les terminos de Mahon au Nord-Est, d'Alaior au Sud-est et Férérias au Sud-ouest lui servent de limites. Le château, le port et la ville de Fornells en font partie, et c'est là que l'on trouve les plus hautes montagnes de l'île. Celle de Sainte Agathe et le Mont Toro sont remarquables.

#### **Termino de Férérias aussi séparément**

Une langue de terre qui traverse l'île d'une mer à l'autre, fait toute sa consistance. Elle a dix milles de long sur une largeur fort inégale, qui est au plus de quatre milles. Ce termino est borné à l'Est par ceux de Mercadal et d'Alaior, et à l'Ouest par celui de Ciutadella. Férérias en est la ville principale et elle a Onze cent habitants.

#### **Termino de Ciutadella**

Sa situation est dans le bout occidental de l'île. Il n'a de limites dans l'intérieur que le termino de Férérias à l'Orient. La mer l'entoure de tous les autres côtés. On étendue est de dix milles de long sur une largeur qui varie depuis cinq jusqu'à huit milles. On y compte sept mille habitants.

Telle est la division de Minorque. Il n'y a pas un de ces cantons où la nature et l'art n'offrent quelque chose de curieux ; et c'est un détail que nous ne négligerons pas dans la suite de cette histoire.

Le mot termino qui distingue ainsi les parties de cette île vient du mot latin « terminus » qui signifie limite ou borne.

Nous savons que les Romains avaient le dieu Terme pour garder les bornes ou les séparations de leurs terres. Les fêtes terminales qu'ils célébraient les 22 et 23 février avaient été instituées à son honneur. On lui offrait du pain, des fruits et même des animaux domestiques. On le voyait tantôt sous forme d'une tuile, d'une pierre carrée ou d'un pieu enfoncé dans la terre, tantôt sous la figure d'un vieillard, en simple buste, sans bras et posé sur un piédestal qui allait en diminuant jusqu'à la base sous laquelle on mettait ordinairement du charbon. Cette substance passe pour incorruptible dans la terre et l'usage qu'on en faisait, en cette occasion, était allégorique aux lois qui défendaient, comme une action impie, d'arracher ou de briser les bornes des terrains. Elles étaient si sacrées qu'on les visitait avec force d'appareil, dans des temps fixés et c'est probablement de cette coutume qu'est venu l'usage dans plusieurs contrées de l'Europe, de faire tous les ans des processions autour des

paroisses Elles ont un but plus louable, les particuliers se sont chargés du soin de défendre leurs propriétés de l'usurpation de leurs voisins.

### ***Premiers temps de Minorque ou plutôt des les Baléares***

Il n'y a point de nation qui n'ait une origine merveilleuse et ornée de fictions plus ou moins singulières. Il serait extraordinaire que les Baléares n'en eussent pas eu de cette espèce. Aussi l'imagination extravagante des auteurs romanesques qui ont parlé d'eux les fait-elle descendre d'une race de géants qui possédaient les îles Baléariques longtemps avant le règne de Géryon (*ce personnage était dit-on roi de trois des îles Baléariques, qui sont celles de Majorque, Minorque et Ibiza. Aussi lui avait-on donné trois têtes et ce fut un des douze grands prodiges d'Hercule de les abattre*) C'est à peu près comme si on disait que les Myrmidons, dont Jupiter fit présent à Eaque pour repeupler ses états ravagés par la peste, devaient un le jour aux Enceclades, aux Typhons et aux Tithius.

L'histoire ancienne de ces insulaires est peuplée de nuages de la plus profonde obscurité. On ne les connaît que par ce qu'en disent en passant les historiens de Carthage et de Rome, qui peut-être n'en auraient pas parlé du tout si leur adresse à se servir de la fronde et du javelot ne les eut fait remarquer.

On croit que c'est cette dextérité singulière qui les fit appeler Baléares du mot grec Βαλλεῖν qui signifie jeter ou darder, ou plutôt de ces deux mots carthaginois Baal, Jara, qui avec la même signification semble se rapprocher de leur nom. On les nomma encore Gymnetes ou Gymnefies, soit de même à cause de leur adresse, soit aussi par allusion à l'usage dans lequel ils étaient d'aller nus à la guerre. Mais comme les champs de l'imagination sont vastes, on suppose encore qu'un compagnon d'Hercule, qui s'appelait Baléus, leur fit prendre son nom. C'est ainsi que la ville de Tours doit le sien à Turnus qui s'était sauvé de Troyes avec Enée. Il faut avouer que la ressemblance des noms fait faire d'heureuses découvertes.

Le temps efface les choses les plus marquées. Les Titans Baléares s'éclipsèrent de la mémoire des peuples plus modernes et le Phéniciens, les Grecs, les Rhodiens et les Béotiens se disputent dans la suite l'avantage d'avoir peuplé les îles baléariques. Mais on ne sait pourquoi cet honneur ne serait pas aussi bien dû aux habitants de nos côtes qui étaient plus voisins.

La même incertitude règne sur les mœurs. On en sait, du moins que quelques traits.

Les Baléares paraissaient sortir à peine des mains de la nature. Ils n'avaient d'autres asiles que les cavernes qu'ils se creusaient dans le sein des rochers. Insensibles à l'éclat de l'or et de l'argent dont ils ne connaissaient ni le prix ni l'usage. Ils s'enrôlaient dans les troupes étrangères à condition qu'on leur donne seulement des femmes et du vin. L'ivrognerie les abrutissait et leur passion effrénée pour les femmes avait introduit chez eux une coutume fort singulière ; Une jeune mariée ne pouvait coucher avec son mari qu'elle ne fût éprouvée avec tous ses parents. Au lieu de brûler leurs morts, ils les coupaient par morceaux et les enfermaient dans des urnes. Enfin ils étaient si grossier, si proche de la nature brute qu'ils étaient toujours nus et se préféraient ainsi au milieu des combats, armés d'un dard et de trois frondes.

Voilà ce qu'on a pu recueillir des mœurs d'un peuple qui à cause de son adresse, a eu quelque célébrité. On a aucune idée de sa religion de ses lois, de son gouvernement et ces insulaires ne faisaient pas apparemment d'autre commerce que de vendre leur vie aux étrangers.

Un défaut ordinaire des grands ouvrages est de manquer d'exactitude. On trouve dans une histoire universelle, que les anglais ont publié que les Phéniciens avaient été les premiers possesseurs des

Baléares et qu'ils en conservèrent la domination jusqu'à ce que Quintus Métellus les fit passer sous le joug romain.

Il y avait déjà longtemps que les Phéniciens avaient disparu quand Matellus s'y fit in nom. Ce consul qui rendit des services si essentiels à la République en empêchant les troupes de Catalina d'entrer dans la Gaule cisalpine ne mourut que cinquante sept ans avant Jésus Christ et il y en avait alors près de quatre cents que les Carthaginois s'étaient assujetti l'île Baléares.

C'est en effet à la quatre cent cinquante deuxième année avant l'ère chrétienne que l'on rapporte le commencement de leur domination sur ces îles. Ils y bâtirent plusieurs villes et celle qu'ils fondèrent sur Minorque sont encore aujourd'hui les principales de l'île. Comment se fait-il que les Romains l'aient conquise sur les Phéniciens qui n'existaient plus depuis longtemps et qui, quand auraient existé ne possédaient certainement plus un pays où une autre nation s'était si bien établie ? Mais cette histoire universelle n'est pas la seule où l'on trouve des rêves historiques.

Les Carthaginois jetèrent dans Minorque les fondements de trois villes auxquelles ils donnèrent le nom de trois de leurs plus fameux généraux : Magon, aujourd'hui Mahon, Jama qui est certainement Ciutadella et Labon, dont il ne reste point de vestiges qui puissent indiquer, avec la certitude de la vérité, le lieu de sa fondation.

On peut, cependant, soupçonner que cette ville est aujourd'hui celle d'Alaior : sa fondation presque au centre de l'île et dans le point de partage pour ainsi dire du chemin qui conduit de Mahon à Ciutadella donne la plus forte apparence de vérité à cette conjecture. Le nom moderne qu'elle porte semble aussi la fortifier. Le B et le V consonne se confondent dans la prononciation de presque tous les peuples méridionaux. Labon se fera appelé Lavon; la corruption du langage en aura fait Laion, ensuite Laior et ensuite Alaior.

Ces étymologies sont sans doute fort peu intéressantes. A peine s'inquiète-t-on de l'origine des villes ; les plus considérables. Un homme qui demeure au faubourg Saint-honoré, ne se soucie guère de savoir que Paris n'a pas eu autrefois de limites plus étendues qu'une très petite de ce qu'on appelle aujourd'hui la Cité et qu'il se nommait Lutèce du temps de César. Une ville inconnue de Minorque le touche encore bien moins : mais ces recherches ne sont pas indifférentes à tout le monde et la science des étymologies excite encore la curiosité de quelques personnes.

Le nom de Jama n'annonce guère que Ciutadella soit aujourd'hui la même ville. Dameto qui a écrit l'histoire de Minorque place même la première à quelques distances de celle-ci. Mais il n'avait pas considéré qu'il ne subsistait aucun vestige qui favorisât son opinion et qu'il la démentait de lui-même dans son histoire. Il y rapporte en effet une lettre que Saint Sévère, évêque de Minorque écrivit le 13 février 423. Ce prélat dit que la ville de Jamnon (le nom primitif en était déjà altéré) était située au bout occidental de l'île. C'est précisément la situation de Ciutadella. Ce qu'il ajoute ensuite sur la distance de cette ville de Mahon ne laisse plus de doute et si le nom en paraît aujourd'hui si différent c'est que quand les Espagnols en reprenant les ouvrages des Maures, l'entourèrent de murs, de bastion et de courtines ils lui donnèrent celui de Ciutadella qui exprimait sa nouvelle forme.

Il n'est pas si aisé de décider lequel des Magon a fondé Mahon. Si c'est Magon Barcée, qui fit la guerre à Syracuse ou si ce n'est point le père d'Amilcar ou même le frère d'Annibal qui paraît y avoir demeuré plusieurs années. Il y en a même quelques uns qui prétendent que c'est à lui que les Carthaginois durent la conquête de Minorque. Mais, il faudrait dans ce cas, la rapprocher de plus de deux cents ans et cette époque ne s'accorderait guère ce que disent d'autres historiens, qu'Amilcar étant venu à Minorque avec sa femme elle y accoucha du fameux Annibal.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce célèbre capitaine avait un grand nombre de Baléares dans son armée lorsqu'il défait les Romains à Thrasimènes et à Cannes et qu'il en avait placé un corps considérable dans son avant-garde à la bataille de Zama où il fut vaincu par Scipion.

Les îles Baléares furent enveloppées dans le sort de Carthage, Scipion les assujettit aux Romains 212 ans avant l'ère chrétienne et elles prirent dans la suite le parti de Pompéi contre César. Auguste Divisa l'Espagne en province. Il les annexa à la Bétique. C'est sous son règne qu'elles demandèrent des troupes pour détruire les lapins qui s'étaient tellement multipliés qu'ils avaient mangé tous les grains et causé une famine. Rome y envoyait souvent des exilés. Ces îles lui étaient très attachées et elles s'en séparèrent que par les révolutions qui entraînèrent la ruine de l'Empire.

### ***Les Iles Baléares passent aux peuples du Nord, aux Sarrasins, aux Espagnols, aux Anglais et aux Français.***

Les Alains, les Vandales, les Suèves inondèrent l'Empire Romain. Ils se jetèrent sur l'Espagne et en firent la conquête. Les Baléares passent bientôt sous leur joug.

C'est illes n'étaient pour ainsi dire qu'un atome dans le grand tourbillon qui bouleversait l'Empire et l'histoire qui, à peine, est exacte sur les plus grands événements de ce temps, ne dit presque rien des révolutions qu'elles éprouvèrent. Le paganisme s'y était établi sur la ruine de la religion des Carthaginois et Saint Sévère dans la lettre que rapporte Dameto atteste qu'il y avait beaucoup de juifs et que le christianisme y avait fait de grands progrès. Les barbares s'étaient contentés de faire céder ces différents cultes à l'Arianisme qu'ils professaient et de changer les lois et la forme du gouvernement. Ils avaient respecté tous les édifices : mais les hunns et les Visigoths passèrent aussi la mer et dans l'accès d'un zèle qui tenait de la fureur, ils détruisirent tous les monuments de la magnificence Romaine, temples, autels, statues, tout fut abattu.

Ces destructeurs conservèrent ces îles depuis la 423<sup>e</sup> année de l'ère chrétienne jusqu'à la 790<sup>e</sup>. Il est vrai qu'ils ne furent pas tranquilles pendant les cent dernières années. Les Sarrasins les y avaient attaqués dès l'an 697 et n'avaient cessé de leur faire la guerre jusqu'à ce qu'enfin ils les subjuguèrent entièrement.

Ces nouveaux conquérants n'y goûtèrent jamais eux-mêmes les douceurs de la paix. Ils furent continuellement inquiétés par les princes chrétiens qui excités par les papes, ou dominés par leur propre ambition, firent plusieurs descentes dans ces îles sans pour autant les soumettre entièrement. Mais Charlemagne, plus heureux, en fit la conquête en 801 et en chassa les Maures. Ce grand prince ne put cependant les tenir longtemps à son Empire. Les infidèles s'en emparèrent à nouveau en 807. Les rois de Castille et d'Aragon leur faisaient alors la guerre la plus opiniâtre en Espagne. Il n'y avait presque point d'année qui ne fût marquée par quelque sanglante bataille sur mer ou sur terre et que les Maures ne fussent forcés de se resserrer dans des limites plus étroites. Il était plus difficile de les attaquer dans les îles Baléares. Jacques premier, roi d'Aragon qui à cause de sa grande qualité guerrière fut surnommé Le Conquérant, en conçut le projet. Ils ne cessaient d'exercer des pirateries sur ses sujets qu'ils traînaient en esclavage. Ils avaient insulté un ambassadeur qu'il leur avait envoyé à Majorque pour se plaindre de ces injures. Irrités de ces attentats il résolu d'en prendre une vengeance éclatante. Les aventuriers de Gênes, de Provence et d'autres pays vinrent à son secours. Il y joignit quelques unes de ses troupes et forma une armée de vingt mille hommes. Il s'embarqua au port de Salon ; en Catalogne, le premier septembre 1229 et débarqua peu après dans l'île de Majorque. Les Maures soutirent vivement ses attaques, mais

toujours victorieux il acheva la conquête de l'île le 31 décembre en emportant d'assaut la ville de Palma qui en est la capitale. Le partage des terres des vaincus fut la récompense de ses troupes. Il régla le gouvernement de l'île et repassa en triomphe sur le continent.

Ce succès avait porté l'alarme à Minorque. Jacques le Conquérant crut cependant devoir remettre la conquête à un autre temps. 'Année 1232 l'avait marqué. Le roi repassa à Majorque. Il prévoyait que cette expédition lui coûterait beaucoup de monde et pour prévenir s'il était possible l'effusion de sang il voulu essayer ce que pourrait la négociation. Il envoya donc des députés à Ciutadella qui était alors la capitale de l'île. Ils demandèrent avec audace qu'on lui rendit sans hésiter tout le pays. Sa protection était le prix de la soumission. La moindre résistance exciterait tout son courroux, il fallait choisir. Les Maures virent pendant la nuit de grands feux allumés tout au long de la côte de Majorque et s'imaginèrent que le Roi y avait rassemblé une armée toute prête à fondre sur eux. Cette idée porta la terreur dans leurs esprits, ils se soumirent.

Leur Almoxariffe ou chef, passa aussitôt à Majorque avec quelques uns des principaux habitants. Ils firent hommage au Roi, lui prêtèrent serment de fidélité et s'assujettirent à lui payer un tribut annuel.

Minorque passa ainsi sous la domination de l'Aragon, mais fit bientôt partie d'un nouveau royaume. Jacques le Conquérant, fatigué apparemment des embarras du trône, prit la décision de terminer sa carrière dans un cloître de l'Ordre de Cîteaux et fit partage de ses états en 1256, entre ses deux fils, Dom Pierre et Don Jacques.

Il donna au premier le royaume d'Aragon et de Valence et presque toutes les autres terres qu'il possédait sur le continent.

Et Dom Jacques avec le reste des terres, eut les îles de Majorque, de Minorque et d'Ibiza sous le titre de Roi de Majorque.

Le roi les mis de suite en possession de leurs états, mais ces partages, que la nature dictait autrefois aux souverains, n'étaient le plus souvent que le germe de dissensions cruelles entre leurs successeurs.

Dom Pedro murmura de ce que son père avait ainsi divisé la monarchie, mais il n'osa faire éclater son mécontentement qu'après sa mort. Alors, sous prétexte de faire une irruption sur les côtes d'Afrique, il équipa une flotte et vint tomber sur Minorque qu'il rendit sa tributaire.

Dom Alphonse, son fils, hérita de son royaume et de ses ressentiments. Il regarda les Maures de Minorque que comme des pirates et il résolu de les exterminer.

Il n'eut pas sitôt conçu ce dessein qu'il rassembla dans le secret une grande armée et équipa une flotte pour la transporter sur l'île.

Mais quelques précautions qu'il eut prises pour cacher ses projets, les Maures en avaient été avertis et l'Almoxariffe avait eu le temps de faire venir d'Afrique des secours considérables et de se préparer à faire la résistance la plus vigoureuse.

Ce fut en 1287 qu'Alphonse mit à la voile. Les Maures l'attendaient sur le rivage et les soldats ne mirent pieds à terre que pour combattre. Ils s'animèrent d'un tel courage que l'Almoxariffe fut presque entièrement défait. Ses troupes se rallièrent et furent encore vaincues. Il ne lui restait qu'une ressource c'était de se retirer sur le mont St Agathe et il y parvint.

Le monarque signala son audace par beaucoup d'efforts extrêmement hardis qu'il fit pour forcer cette place et ses troupes animées par sa présence et par son exemple firent des prodiges de valeur. Mais la situation de cette forteresse sur le sommet d'une haute montagne escarpée et sans accès praticable et où une poignée de soldats pouvait se défendre contre une armée entière fit perdre tout espoir à Alphonse de la pouvoir emporter autrement que par la famine.

Les Maures n'y avaient que peu de provisions et l'Afrique n'avait plus de secours à leur fournir. Ils considérèrent qu'une plus longue résistance pouvait irriter les vainqueurs et ils demandèrent à capituler. La convention fut que ceux qui pourraient payer leur rançon seraient transportés en Afrique avec toute sûreté et que les autres porteraient les fers de l'esclavage.

Sainte Agathe se rendit donc au Roi le 17 janvier 1287. L'Almoxariffe, sa famille et environ cent autres personnes de marque s'embarquèrent pour passer en Afrique. Leur destin n'était pas d'y arriver : Ils périrent tous et l'on prétend même que ce fut par les ordres d'Alphonse qui avait recommandé à l'équipage de les noyer.

Les autres Maures, au nombre de plus de vingt mille devinrent esclaves.

Cet événement fit absolument cesser la domination des Mahométans à Minorque. Elle y avait subsisté près de cinq cents ans malgré les efforts réitérés des princes chrétiens, les exhortations des Papes et les ligue qu'on avait formées pour l'anéantir.

Alphonse, à l'exemple de Jacques le Conquérant, distribua les terres des vaincus à ceux qui l'avaient secondé dans son entreprise. Le christianisme devint la seule religion et l'on institua à l'honneur du conquérant une procession solennelle qui se fait encore tous les ans avec beaucoup de pompe. La mémoire de la réduction de Majorque s'est également perpétuée à Palma par une cérémonie semblable.

Ce ne fut cependant qu'en 1343 que ces îles furent absolument réunies à la couronne d'Aragon sous le règne de Pierre III. Pendant cet intervalle, et depuis jusqu'à l'entière destruction des Maures sur le continent, elles ne jouirent pas d'une tranquillité parfaite. Ce peuple turbulent les inquiétait les inquiétait souvent par des invasions subites, dont le pillage et l'esclavage de quelques habitants étaient toujours les suites. Mais il ne paraît pas qu'il ait jamais fait d'armement dans le dessin de les reconquérir.

Telle est l'histoire de Minorque jusqu'à sa réunion au domaine du Roi d'Espagne et c'est tout ce que l'on a pu apprendre. Les deux révolutions qu'elle a essuyées depuis sont plus connues et plus intéressante. Les Anglais, sous le commandement du Major Général Stanhope en firent la conquête en 1708 pour les alliés lors de la guerre pour la succession d'Espagne ils la conserveront à la paix d'Utrecht parce qu'ils s'y étaient trop bien établis. Les fortifications qu'ils y ont successivement ajoutées semblaient la mettre à l'abri de toute attaque heureuse. Mais les Français parurent en 1756 et l'audace, guidée par la prudence les conduisit à une victoire qui jeta la terreur jusque dans Londres.

Une main plus exercée s'est chargée de tracer ces deux événements et d'en composer le second volume de cette histoire.

Mais la carrière qui nous reste à remplir n'est pas sans intérêt. Nous avons donné la division de l'île, sa description géographique nous reste à faire. Les mœurs des habitants, leur gouvernement, leur commerce, l'histoire naturelle, l'agriculture, les antiquités sont des objets également susceptibles de piquer la curiosité.

### ***Description topographique du termino de Mahon***

La ville de Mahon, capitale de ce termino, l'est en même temps de toute l'île. Mais c'est une prééminence dont elle ne jouit que depuis quelle est sous la domination des Anglais. Son voisinage du meilleur port de l'île et du château Saint Philippe, unique forteresse considérable qu'il y ait dans le pays, les engagea à en faire le siège du gouvernement et y transférer les cour de justice qui étaient à Ciutadella.



Mahon était anciennement entourée d'un mur dont il reste encore des parties entières en plusieurs endroits. On a construit depuis, hors de l'enceinte un grand nombre de maisons qui forment d'assez beaux faubourgs et dont les rues ne cèdent point en régularité à celles de la ville. C'est sur une hauteur escarpée et d'une atteinte difficile du côté du port qui en est dominé, qu'elle fut bâtie. Cette élévation lui donne une perspective forte étendue et la fait jouir en même temps d'un air plus salubre. On y est moins tourmenté par les mouches que dans tout le reste de l'île. Ces insectes que l'on nomme « Musquita » et que nous appelons bourdons sont très incommodes pendant les grandes chaleurs de l'été.

Les maisons sont en général bâties de pierres. Les unes sont couvertes de tuiles, le toit des autres est horizontal et en forme de terrasse. La matière qui sert à faire ces terrasses est la même que celle qu'on emploie pour faire les planchers. C'est un ciment fossile très solide. Les matériaux sont à si bon marché, la main d'œuvre coûte si peu et les maçons si adroits que les ouvrages qu'ils entreprennent sont faits avec beaucoup de promptitude et n'occasionnent pas le dixième de la dépense qu'ils causeraient en Angleterre.

Il est rare de trouver des chambres qui ne soient pas voûtées en pierre dont l'épaisseur varie selon le poids que les voûtes ont à supporter. Elle n'est quelque fois que de deux pouces. Ces voûtes partent toujours des quatre angles de la chambre. Lorsqu'elles sont faites on en remplit les cavités supérieures et on les nivelle. Cela sert de base au plancher du premier étage. Si on veut avoir un toit aplati on élève une seconde voûte, on la remplit et on la terrasse comme la première. La maison se trouve ainsi construite sans y avoir employé du bois et cette circonstance est fort intéressante dans un pays où il est excessivement cher. Les habitants y trouvent un autre avantage, c'est qu'ils sont à l'abri des incendies.

La méthode de soutenir les voûtes en mes construisant est assez singulière. Les ouvriers n'ont pas besoin d'étayages cintrés pour les faire avec exactitude et c'est à la nature de leur ciment qu'ils doivent cette économie. Après avoir taillé avec beaucoup d'attention la pierre qu'ils veulent employer, ils la pose dans l'endroit où elle doit rester à demeure et la soutienne en l'air par le moyen d'une simple perche. Dès qu'elle est placée ils mettent du mortier tout autour des jointures, en observant de laisser au sommet un petit trou pour recevoir leur ciment. Ils le tiennent assez fluide pour qu'il puisse se répandre en un instant dans toutes les jointures. Une de ses propriétés est de s'endurcir sur le champ et de sceller fortement les pierres qu'il réunit. La perche alors devient inutile, on la retire et on la porte sous une autre pierre. La voûte se trouve achevée en très peu de temps.

Veut-on couvrir la maison de tuiles ? Cette opération n'est peut-être pas moins curieuse. On élève au milieu de la chambre qui doit servir de grenier une arcade légère qui tient lieu d'arbalétrière et sur laquelle on appuie les bouts supérieurs des chevrons dont les autres bouts portent sur les murs de côté. Ces chevrons sont espacés de deux pieds et presque toujours tordus et noueux parce qu'ils proviennent du cru du pays, qui produit peu de bois propre à la charpente.

Les lattes ne sont point en usage. On se sert pour remplir le vide que laissent les chevrons d'une espèce de roseau qui croît abondamment dans l'île et qui ressemble à celui que l'on emploie dans les manufactures de drap. Ces roseaux liés ensemble, suppléent à merveille aux lattes et sont d'une très longue durée.

Ils ne feront cependant pas un corps assez ferme ou plutôt assez uni pour couvrir les tuiles si l'on ne prenait d'étendre une légère couche de terre glaise. Dès qu'elle est sèche on y met les tuiles dont la forme ne varie point dans toute l'île. On peut aisément se la figurer en se représentant un tuyau de terre un peu plus large à un bout qu'à l'autre, et qu'on a coupé dans toute sa longueur par le centre. Cette section produit deux tuiles. On en pose une rangée sur le côté convexe en observant que la

tuile supérieure couvre de quatre pouces celle qui est au-dessous (*c'est ce que nos couvreurs appellent le pureau. On le tient de quatre pouces à Minorque pour ce que l'on appelle « bon ouvrage ». Il n'est que de deux pouces pour l'ouvrage ordinaire*) Par ce moyen la partie creuse de cette rangée de tuiles se trouve à l'extérieure. On en met alors une autre rangée dont le côté concave est en dessous et on les place de manière qu'elles s'engrènent pour ainsi dire dans les autres. Toutes les jointures sont alors enduites de mortier et la couverture entière se fait ainsi successivement. La pente que l'on donne au toit est considérable. C'est tout le contraire de ce qui se pratique dans les pays où il tombe beaucoup de neige. On les y tient presque aplatis. Mais à Minorque où il en tombe que rarement, cette précaution est inutile.

La pierre est de fort bonne qualité et cède aisément au sortir de la carrière aux impressions de la scie et du marteau, mais elle s'endurcit beaucoup à l'air. On n'a pas besoin de creuser la terre pour s'en procurer, il s'en trouve assez en superficie et même à découvert. On la tire par quartier auxquels on donne le nom de *canton* ils ont deux pieds de long sur un pied carré. Douze de ces quartiers, qui font vingt quatre pieds cubes, ne coûte sur place taillés et dressés au marteau, que trois livres de France à peu près.

La pierre à chaux n'est ni moins abondante ni moins bonne. Les fourneaux dans lesquels on la calcine sont construits au milieu des bois, afin d'y entretenir le feu plus aisément.

Ce ciment précieux dont on a déjà parlé, s'appelle *Guish*. C'est une espèce de gypse dont la couleur tire généralement sur le gris ou le blanc. Il est d'une dureté médiocre et plus ou moins transparent selon qu'il est ou plus gris ou plus blanc. On le tire du sein de la terre par des puits assez voisins les uns des autres.

Il faut aussi le faire calciner. Lorsqu'on veut l'employer on le délaye dans une quantité d'eau proportionnée à l'usage auquel on veut l'appliquer. Le contact de l'eau le fait entrer dans une effervescence violente qui se calme peu à peu.

Les maisons qu'habitent les nobles et la bourgeoisie aisées sont communément bâties sur deux ou trois côtés d'une cour carrée et quelque fois tout autour. Elles ont en général deux étages. Le rez-de-chaussée est distribué en cuisine, offices et chambres de domestiques. Les appartements sont au premier étage. Le second ne sert que de grenier et il faut nécessairement avoir de fort vaste parce que les fermiers ne payent leurs redevances qu'en denrées du cru qu'ils cultivent.

Il est rare que l'épaisseur des murs de la plus grande maison soit plus d'un canton. Mais on en donne beaucoup moins à ceux des maisons du peuple, qui malgré cela, sont très solides. Cela vient de ce qu'elles n'ont en général que dix à douze pieds de haut, et de ce qu'on lie avec du *Guish* toutes les pierres qui entrent dans leur construction.

Le luxe de la boiserie et de la tapisserie n'a point encore pénétré Minorque. On s'y contente de blanchir le dedans des maisons. Les personnes aisées y emploient du blanc d'Espagne.

Les portes des maisons sont assez belles. Mais en revanche on tient les escaliers si étroits qu'ils en sont incommodes.

Voilà à peu près l'idée que l'on doit prendre des habitations des Minorquins.

A l'égard de leurs édifices publics on peut dire qu'ils sont le fruit des efforts d'un peuple indigent qui fait tout pour embellir sa patrie. En le considérant sous ce point de vue on y trouve une espèce de magnificence. La principale église de Mahon est fort grande et d'une belle ordonnance gothique.

Les églises sont généralement sombres. On n'y laisse pénétrer le jour que par une ou deux des croisées les plus élevées. Les autres sont bouchées par des murs de maçonnerie. Une foule de petites lampes, placées dans des lustres répand une lumière obscure. On ne sait si les prêtres ont eu recours à cette obscurité pour inspirer une dévotion plus recueillie au peuple ou si on a maçonné les croisées

pour tenir les églises plus fraîches dans un pays où il fait excessivement chaud. Ce qui est certain, c'est que l'on ne les a supprimés qu'après coup. On voit qu'elles ont été ouvertes.

Il y a à Mahon un couvent des Cordeliers et autres Augustins. Les religieuses de Sainte Claire y ont aussi un Monastère. Ces édifices sont moins beaux qu'ils ne sont vastes. Ils sont cependant assez commodes. Les chapelles en sont ornées de sculptures qui ne sont pas sans prix.

Rien n'est plus irrégulier dans sa construction que la maison du Gouverneur. C'est un assemblage sans goût de plusieurs édifices bâtis l'un après l'autre et de divers ordre d'architecture. Cependant les appartements que l'on y a pratiqué dans les derniers temps, répondent à la grandeur et à l'état du maître qui les habite. Les hôtels des gouverneurs sont presque partout exposés à ces irrégularités. Chacun a l'ambition de marquer le temps de son administration par quelques édifices et cela se fait souvent au détriment de la symétrie qu'exigeait ce qui a été fait auparavant. Un grand qui peut au gré de son autorité, contribuer au bonheur ou au malheur du peuple qu'il gouverne s'embarrasse-t-il d'élever, de détruire et de recommencer un bâtiment nouveau ? Il ne consulte que son caprice et l'idée qu'il se forme des choses qui peuvent concourir à lui procurer toutes ses commodités.

La garnison de Mahon est d'ordinaire composée d'un régiment. Les officiers ont chacun une maison pour se loger. A l'égard des soldats, ils sont dispersés dans les maisons de petits bourgeois que l'on converti en casernes. Ceux qui sont ainsi forcés de quitter leur habitation pour la céder à ces hôtes désagréables en reçoivent une petite indemnité des Magistrats et se logent où ils peuvent. La ville fournit aux officiers et aux soldats une certaine quantité de bois et d'huile. Le bois est si cher qu'à peine on en donne assez pour préparer le thé du matin deux fois par semaine. Mais un subalterne a suffisamment d'huile pour toujours alimenter la lumière d'une lampe.

Les rues de la ville sont fort étroites et ne sont point pavées. Le roc se fait voir presque partout et il est inégal dans certains endroits que l'on souffre beaucoup en marchand.

La base de la montagne sur laquelle la ville est bâtie offre au bord de la mer un très beau quai, dont la longueur et la largeur sont considérables. Le bout occidental est consacré à la marine, à l'exception des mâtures qui sont déposées de l'autre côté du port. On y voit une grande quantité de provisions navales de toutes espèces toujours prêtes pour caréner et réparer les vaisseaux de Sa majesté. Tout cela est distribué dans des magasins très commodes. Il y a assez d'eau pour que les plus grands vaisseaux puissent approcher du quai. Il serait à souhaiter que l'on y pratiqua un chantier sec et cet ouvrage ne serait peut-être pas si difficile qu'on se l'imagine. On en retirerait l'avantage de ne plus courir le risque en carénant les vaisseaux d'en endommager les mâts et les œuvres comme cela arrive souvent. Mais « *non nostrum tantas* ».

C'est la partie orientale du quai qui est destinée aux marchands. On y trouve aussi la maison de la « *Pratita* » où les commandants des vaisseaux qui arrivent sont obligés avant d'obtenir la permission de trafiquer de faire voir leurs certificats de santé.

Il y a un petit couvent des Carmes sur le chemin du fort Saint Philipe, à une petite distance de Mahon. Ces moines avaient commencé à construire une superbe maison que le gouvernement n'a pas voulu qu'ils continuassent. Lorsqu'on ouvrit la terre pour en jeter les fondements on trouva une grande quantité de monnaie Romaine, de lampe, d'urnes et de lacrymatoires.

Cela fait croire à quelques personnes que la ville de Mahon avait autrefois été bâtie sur ce terrain. Mais comment concevoir que des antiquités Romaines puissent prouver une fondation Carthaginoise ? Magon est universellement reconnu pour avoir bâti cette ville et lui avoir donné son nom. Il se pourrait à la vérité que les Romains l'eussent rebâtie. Mais ne serait-il pas également probable, en ce cas, qu'ils ne la rebâtirent que sur l'ancienne et peu à peu comme nous démolissons nos vieilles maisons pour construire de neuves sur le même terrain. Ces antiquités et cette multitude de

sépultures taillées dans le roc paraissent n'offrir tout au plus que de tristes vestiges d'un ancien cimetière Romain. Il était défendu par une loi de douze tables d'enterrer ou de brûler les morts dans les villes et la coutume de les inhumer hors de leur enceinte avait été en usage chez presque toutes les nations et particulièrement chez les Grecs et chez les Juifs.

On trouve à la distance d'un mille au-dessous de la ville de Mahon un endroit que l'on appelle la caverne anglaise. C'est là que les flottes se pourvoient d'eau douce et que le port est le plus large. Il y a environ un mille de traverse.

L'île du Sang est un peu plus bas. Elle serait au milieu du port s'il n'y avait pas un peu plus de distance vers Mahon. C'est aussi de ce côté que l'eau est la plus profonde. L'hôpital des matelots est dans cette île. Le gouverneur, le Chirurgien et même le Commandant de la flotte y ont des appartements. Le séjour en est très agréable en été parce qu'on y jouit de l'air frais de la mer. La surface de l'île a douze acres et l'on pourrait y construire beaucoup d'autres édifices d'où l'on jouirait de l'aspect délicieux de terrains bien cultivés entrecoupés par des rochers arides, des précipices, des maisons dispersées ça et là. La ville et le fort de Saint Philippe le « Philippet », la tour du Signal s'offrirait également en perspective et tout cet ensemble, si l'on plaçait ailleurs l'hôpital ferait de cette retraite le séjour le plus agréable qu'il y ait à Minorque pour un esprit contemplatif.

C'est au Chevalier Jennings qui commandait en chef la flotte Anglaise dans la Méditerranée en 1711 que l'on doit l'établissement de l'hôpital. Il coûta près de 100000 livres à construire. Celui qui existait auparavant n'était ni si beau, ni si commodément situé.

Presque vis à vis de l'île du Sang, et sur le côté du port où la ville de Mahon est située, on voit une cavité à laquelle on donne le nom de caverne aux huîtres à cause de la quantité prodigieuse de ces coquillages qu'on y trouve. Elle est taillée dans le roc, exposée au Nord Est à l'abri du soleil. La fraîcheur du lieu excite à y faire des promenades l'été qui est le seul temps où l'on puisse pêcher les huîtres. Il n'y a que les Espagnols qui osent s'exposer aux dangers qui accompagnent cette pêche. Elle est assez singulière. Il faut être deux. L'un se déshabille, attache un marteau à sa main droite, fait le signe de croix, se recommande à son patron et se jette dans la mer. Ce n'est qu'à dix ou douze brasses de profondeur qu'il trouve les huîtres. Il en détache du rocher autant qu'il peut en porter sur son bras gauche et frappant du pied, il remonte sur l'eau. On l'aide à rentrer dans le bateau et tandis qu'il se ranime en buvant un verre d'eau de vie, son camarade s'apprête à faire ce qu'il a fait.

Les huîtres sont de deux espèces. Les Espagnols mangent avec avidité les rouges qui sont très mauvaises. Les blanches sont délicieuses.

En voguant de là à Saint Philippe on laisse l'île de la quarantaine sur la gauche. Elle est plus petite que l'île du Sang et plus près du rivage du cap Mola. C'est dans cette île, lorsque la peste désole les côtes de Barbarie et du Levant que les vaisseaux qui en viennent sont obligés de faire quarantaine. La moindre négligence sur un point aussi essentiel serait inexcusable. Le voisinage des côtes de l'Afrique, le ravage que la peste fit à Marseille en 1720 et qui ne sera pas de si tôt oublié, l'idée ou la certitude que l'on a qu'elle règne presque tous les ans à Alger, rendent les Minorquins extrêmement attentifs à cet égard. Mr Armstrong raconte que pendant son séjour à Minorque deux galères Algériennes qui n'avaient point trouvé de port où on voulût les recevoir forcèrent le passage dans celui de Mahon, à travers le feu des batteries. Il y avait longtemps qu'elles étaient en mer et la peste ne les infectait point. Les équipages mouraient de faim et ils résolurent de tout risquer dans l'espoir d'éviter une mort aussi affreuse.

De l'île de la quarantaine on va au Château Saint Philippe. Il est situé à l'entrée du port. Il lui sert de clef et c'est la principale fortification de l'île. L'auteur Anglais n'en a pas donné une description bien détaillée dans la crainte qu'elle ne fût nuisible à sa patrie. On ne peut sans doute que le louer de

cette délicatesse. Nous l'imiterons pour un autre motif. Cette description entre trop naturellement dans l'histoire de la conquête de Minorque par M. le Maréchal Duc de Richelieu, pour que nous ne la laissions pas faire à M. de la Dixmerie qui s'est chargé de cette partie intéressante.

Ainsi tout ce que nous dirons du fort Saint Philippe se bornera à de simples accessoires qui paraissent étrangers à la forteresse.

Il y a une chapelle où se fait le service divin selon le rite anglican et c'est la moins ornée de toutes celles de l'île. Les gouverneurs Espagnols demeuraient à Ciutadella et n'en prenaient aucun soin. Les nôtres auraient peut-être dû songer à la décorer. On y enterre les morts et c'est peut-être aussi ce qu'ils ne devraient pas souffrir. La seule chose qui puisse rendre cette coutume excusable c'est qu'on y lit une inscription qui rappelle la mémoire de M. Kane, Brigadier des troupes de Grande Bretagne et gouverneur de cette île. C'était un des plus habile officier de son temps. Il joignait à tous les talents militaires les qualités qui attirent l'estime générale des hommes. Quand il arriva à Minorque, l'île était presque dépourvue de bétail. On n'y trouvait que des chèvres et la volaille était plus rare que le gibier. Il fit venir de France, d'Italie et de Barbarie une quantité considérable de bêtes à cornes, de moutons, de volailles et d'œufs. Il en fit la distribution parmi les laboureurs et paysans, les encouragea à en augmenter et perpétuer la race en fixant le prix auquel ils pourraient les vendre. Son administration fut si douce qu'il réconcilia les Minorquins au Gouverneur Anglais qui les avait traité avec dureté. Les troupes observaient la plus exacte discipline. Les chemins étaient « montueux » remplis de pierres. Il en fit ouvrir un magnifique dans toute la longueur de l'île depuis Ciutadella jusqu'au fort Saint Philippe. Enfin si l'on écrivait la vie de cet homme aimable on aurait beau ne dire que la vérité, ceux qui ne l'ont pas connu croiraient que son histoire ne serait qu'un panégyrique de la flatterie.

Le fort Charles, la redoute de la Reine, un autre ouvrage auquel on a donné le nom de Malborough et plusieurs autres fortifications dépendent du fort Saint Philippe.

L'auteur calcule la résistance que la garnison qui était alors à Mahon pouvait faire contre les Espagnols qui étaient alors en guerre contre les Anglais. Elle était composée de deux mille cinq cents hommes effectifs.

Quoique je ne doute point, dit-il, de la valeur de nos troupes, je suis persuadé qu'un ennemi puissant et bien pourvu de tout ce qui est nécessaire pour une telle entreprise se rendrait bientôt maître de la place. Mais tant que nous le serons nous même de la mer, nous n'avons rien à craindre. Les Espagnols ne pourront jamais rassembler un assez grand nombre de vaisseaux pour envahir et subjuguier Minorque. Ils ne pourront échapper à la vigilance de nos flottes qui les intercepteront dans leur route. Mais si nous supposions une foule de malheurs qui nous forçassent à leur céder l'Empire de la mer, cette place tomberait sans remède entre leurs mains et participeront à la calamité publique. Heureusement qu'il faut espérer que le Roi d'Angleterre pourra toujours parler au Roi d'Espagne, comme Virgile fait parler Neptune.

Les logements des officiers, les casernes, l'église et quelques centaines de maison habitées par les Espagnols forment le faubourg Saint Philippe. On a successivement donné aux ouvrages du château que le glacis touchait presque aux maisons dans quelques endroits. Cela aurait pu favoriser les approches de l'ennemi, couvrir ses travailleurs et facilité l'établissement de ses batteries. On a détruit ces maisons et on les a rebâties plus loin. Il y a actuellement entre les fortifications et le faubourg une grande esplanade dégagée et ouverte de tous côtés.

Le commandant de la garnison est logé sur la petite parade et l'est fort mal. Les autres officiers sont dispersés dans les maisons du faubourg où ils se logent à leurs dépens. Cette nécessité les a engagé à

faire bâtir des maisons qu'ils louent ou qu'ils vendent facilement à ceux qui viennent prendre leur place quand ils sont obligés d'aller dans d'autres garnisons de l'île ou rappelés en Angleterre.

La maison de l'ingénieur en chef fait face à la parade. Elle est d'une construction singulière, mais d'une grande commodité, ouverte à l'air libre et dans un très beau point de vue.

Il y a ici un endroit dont le nom est commun à plusieurs autres qui se sont formés de la même manière. C'est un terrain que l'on appelle « baranco ». il est certain que l'eau de cet endroit du port que l'on nomme la « Cala san Estevan » s'étendait où il est. Mais la pluie, les torrents subits et rapides y ayant entraîné successivement les parties les plus déliées des terres élevées, elle s'y sont ramassées et ont formées avec le temps une pièce de terre très fertile qui sert de potager à Saint Philippe. Sa surface n'est que peu élevée au-dessus de la mer. Les fruits, les herbes, les racines et tous les légumes que connaissent les Minorquins y viennent en abondance. C'est ainsi que se sont formés tous les « barancos » que l'on voit à la tête des grands et petits ports de l'île. Partout où la mer est unie et sans marée qui puisse emporter les terres que les torrents y charrient il doit se former des « barancos » qui s'agrandissent toujours.

La caverne « Cala san Estevan » est une petite baie que la nature a formée dans le roc. Elle peut servir de retraite en cas de siège à des bateaux chargés de provisions qu'il serait difficile de faire parvenir à la garnison par le port.

L'aire de Mahon, surnommée l'île des lapins est dans ce voisinage. Elle est séparée de Minorque par un étroit passage de deux milles qui est très dangereux pour les vaisseaux de charge à cause de ses bas fonds. Cette petite île n'est presque un rocher stérile où cependant il y avait autrefois beaucoup de lapins. Il y a aussi un temps où on y faisait une grande quantité de sel qui était exempt de tous droits tandis qu'on en exigeait de considérables sur celui que l'on faisait dans l'île de Minorque. Mais à présent on n'y en fait presque plus.

Ce que les voyageurs nous disent de merveilleux des endroits qu'ils ont vus ne doit pas nous étonner. Il faut s'attendre à leurs descriptions romanesques, mais on doit être surpris que le Cardinal de Rets les imite et qu'il fasse un séjour enchanté du Port-Mahon. Voici ce qu'il en dit dans ses mémoires, éditions d'Amsterdam, 1718 Tome I, page 301 :

« Port-Mahon est le plus beau de la Méditerranée. Son embouchure est fort étroite et je ne crois pas que deux galères à la fois y puissent passer en voguant. Il s'élargit tout d'un coup et fait un grand bassin oblong qui a une demi-lieue de long. Une grande montagne qui l'environne de tous côtés fait un théâtre qui par la multitude et la hauteur des arbres dont elle est couverte et par les ruisseaux qu'elle jette en abondance prodigieuse ouvre mille et mille scènes qui sont sans exagération plus belle que celles de l'Opéra. Cette même montagne, ces arbres, ces rochers couvrent le port de tous les vents et dans les plus grandes tempêtes il est toujours aussi calme qu'un bassin de fontaine et aussi uni qu'une glace. Minorque donne encore plus de chair et de toutes sortes de victuailles nécessaires à la navigation que Majorque ne produit de grenades, d'oranges et de limons. Dans ce beau milieu la chasse était la plus belle du monde en toute sorte de gibier et la pêche en profusion »

C'est ainsi que l'on pourrait décrire les îles de Circé et de Calypso. Mais ce brillant coloris ne convient guère à Mahon. Le port n'est point environné par une montagne, quoique les bords en soient élevés en certains endroits. Loin qu'il y ait une multitude de grands arbres, les petits mêmes y sont rares et il n'y a pas d'apparence qu'il y en ait jamais eu un grand nombre. Ces ruisseaux, ces cascades si agréables n'existent pas. Ce port calme et tranquille est souvent agité par des coups de vents subits et terribles qui font périr les bateaux. Et, ce que le Cardinal dit de Majorque n'est pas plus vrai. Elle a toujours produit ce qui est nécessaire à la vie bien plus abondamment que Minorque.

L'entrée du port exige des précautions. Il ne faut point perdre de vue le Mont Toro en ligne droite avec le milieu du port jusqu'à ce que l'on soit à hauteur de l'île du Sang et il faut observer de ne point trop approcher de « Filipet » où l'on trouverait un rocher sous l'eau. On est alors à neuf ou dix brasses d'eau sur un bon fond. Veut-on passer au-delà ? il faut laisser l'île du Sang à droite et l'on trouve assez d'eau jusqu'au quai de la ville. Du côté du cap Mola, au contraire, il y a beaucoup de bas-fonds et il faut sans cesse avoir recours à la sonde.

Le fort Saint Philippe est orné d'un quai très commode pour les vaisseaux. Un peu plus bas de l'autre côté et dans l'endroit le plus étroit du port est le « fort Filipet ». Il y a un magasin à poudre et une batterie à fleur d'eau pour défendre l'accès au port. Quelques vaisseaux se sont malheureusement mépris quelque fois sur la véritable entrée et se sont engagés dans une ouverture qui se trouve entre le « fort Filipet », et le rivage du cap Mola et y ont péri. La tour du signal est sur le sommet de ce cap. C'est de là que la garnison est avertie de l'approche des bâtiments maritimes. Un rameau accroché dehors désigne un petit navire et un boulet indique un vaisseau, deux ou trois le même nombre de vaisseaux. On en expose autant que l'on aperçoit de bâtiments et on les place toujours du côté que fait la découverte. Le signal d'une flotte est un paillon.

Le cap Mola est une terre haute presque entièrement séparée de l'île par la « cala de Filipet » et une petite baie du côté Nord. On pense généralement qu'on pourrait faire à peu de frais une forteresse de la plus grande résistance.

Ce cap est entouré de tous côtés de précipices affreux et inaccessibles à l'exception du côté du port. Sa hauteur même est très considérable vers la langue de sable qui le joint à l'île. Il ne faudrait pas faire un ouvrage bien difficile pour qu'il devint lui-même une île.

Cette situation est si avantageuse que les Anglais y avaient commencé plusieurs grands ouvrages qu'ils n'ont pas ensuite jugé à propos de continuer et en voici la raison. La manière dont ils s'étaient emparés de Minorque leur fit craindre avec justice que les Espagnols ne fissent un effort pour les en chasser. Il ajoutèrent donc quelque chose à la hâte aux fortifications de Saint Philippe. La paix d'Utrecht les ayant confirmés dans la possession de l'île ils profitèrent de ce temps de tranquillité pour commencer des ouvrages au cap Mola mais sur le bruit qui se répandit bientôt que l'Espagne faisait des préparatifs pour les attaquer, ils cessèrent ces travaux et portèrent leurs soins à faire de nouvelles améliorations à Saint Philippe et cette forteresse étant devenue formidable par l'étendue et par le nombre de ses ouvrages extérieurs qui avaient coûté de grosses fortunes paru alors trop précieuse pour la démanteler. On négligea le cap Mola et l'on améliora les ouvrages du fort Saint Philippe.

A l'extrémité supérieure du port se trouve un grand barranco qu'on appelle les jardins de Saint Jean. C'est le principal potager de Mahon. Il produit ainsi que les autres barrancos une si grande quantité de fruits et légumes qu'il n'y a peut-être point de pays qui soit plus abondamment fourni de productions potagères que Minorque, elles y sont à très bon marché. Le séjour des flottes en fait cependant augmenter un peu le prix dans l'occasion.

Santa Gracia est une petite ville qui est éloignée de Mahon que d'un mille vers le midi. Ses dômes, ses clochers lui donnent de loin un air de grandeur qu'elle perd quand on y arrive. C'est cependant un endroit fort agréable. Les jardins en sont propres et bien cultivés.

A l'opposé, c'est à dire au Nord et à quatre milles de Mahon on trouve les « buferas ». Ce mot signifie « lac » en arabe. Les « buferas » abondent de mulets ( mûgiles ) délicieux et quelques autres espèces de poissons. Il s'y rassemble en hiver une quantité prodigieuse de différents oiseaux. L'eau en est salée parce qu'ils ne sont séparés de la mer que par des sables à travers desquels elle filtre aisément. Aussi la surface de ces lacs est-elle toujours à peu près à la même hauteur que celle de la mer. Il y a

cependant quelques fois une différence remarquable. Lorsque les vents soufflent de l'Orient la mer se retire plus vite que l'eau des lacs ne peut filtrer. Alors l'eau des lacs est plus élevée que celle de la mer. Quand au contraire ce sont les vents du Couchant qui règnent la mer se gonfle avant que la filtration ait pu augmenter le volume d'eau des lacs et ils se trouvent alors plus bas.

Assez proche des Buferas se trouve l'île Colomba. Elle est ainsi nommée à cause de la grande quantité de pigeons sauvages qui se retirent dans ses rochers escarpés. On y a trouvé quelques traces de minerai de cuivre qui se sont avérées d'assez faible teneur et donc d'une exploitation peu rentable. Il est vrai que cette analyse était superficielle et que peut-être le filon serait plus riche en sous sol. Mais la rareté du bois est toujours un obstacle incontournable qui empêcherait de profiter de cette découverte.

Le termino de Mahon, n'offre rien d'assez remarquable pour mériter une description.

### ***Description topographique du termino d'Alaior***

On a déjà parlé de ce chemin qui traverse l'île depuis le Château de Saint Philippe jusqu'à Ciutadella. Le Gouverneur Kane le traça suivant un itinéraire le plus direct possible dans une région vallonnée et irrégulière. Ce plan eu pour conséquence de laisser de côté plusieurs agglomérations et même des capitales de terminos, à travers desquels ils passait. Celle d'Alaior eut ce sort. Elle est aujourd'hui à un demi mille à gauche du grand chemin. Ceci était inévitable à moins que la nouvelle route que M. Kane ait construit soit aussi tortueuse que la vieille que beaucoup d'Espagnols continuent à utiliser même si c'est une des moins bonnes que j'ai eu l'occasion d'emprunter et qu'à certains endroits elles soit à peine praticable.

Nous trouvons à Alaior des bâtiments pour bien loger un régiment bien qu'ils abritent seulement neuf compagnies en réserve. Les autres stationnent au fort de Fornells. Les logements pour les officiers ne manquent pas, les provisions sont abondantes, le service facile, les habitants dans leur majorité sociables et complaisant à condition que les occupants aient appris leur langue que nous avons l'obligation de connaître pour plusieurs raisons.

Après Mahon et Ciutadella, c'est la plus belle ville de toute l'île. Elle est sur une hauteur, bien aérée et assez bien bâtie quoique les rues en soient très étroites et qu'elles n'aient pas d'autre pavé qu'un roc inégal qui blesse les pieds. La grande église est gothique, très ancienne et ornée d'une tour carrée du haut de laquelle s'élève une flèche légère que l'on voit de très loin (le flèche fût détruite en 1843 par la foudre).

Le premier édifice qui frappe la vue en entrant dans la ville et une autre église fort belle bâtie en pierres de taille Elle est simple au dehors mais l'intérieur est orné ainsi que toutes les églises de l'île de peintures et sculptures telles que le génie des naturels les a pu produire.

On en remarque plusieurs morceaux qui se distinguent aisément de la foule. Ce sont ceux d'un sculpteur qui sans autre maître que la nature, sans autre école que les ouvrages imparfaits de ses compatriotes, sans rival qui existât son émulation a sculpté plusieurs autels qui méritent des éloges. On voit de lui des statues en bois de grandeur naturelle dont les proportions sont exactes et les attitudes très agréables. Il connaissait parfaitement les dimensions et la distribution des ordres d'architecture et l'on peut dire qu'il excellait dans l'art de sculpter les chapiteaux. Ses ornements, ses fruits ses feuillages sont d'un goût fin et délicat. Enfin quand on considère les difficultés qu'il a eues à surmonter le peu d'encouragement qu'il a trouvé, la modicité du prix qu'il obtenait de ses ouvrages on ne peut tomber que dans l'étonnement.



Les hommes ne se mêlent point ici avec les femmes dans l'église. Il n'y a point de bancs. Les uns et les autres entendent la messe à genoux avec la plus grande apparence de dévotion.

Mais les voyageurs qui s'arrêtent à Alaior ainsi que dans presque toutes les villes de l'île sont bien mal s'ils n'ont point de connaissances. La « Casa del Rey » ou l'hôtellerie du Roi est la seule auberge d'Alaior et quand elle est tenue par un Minorquin ou un Espagnol on y fait aussi mauvaise chère qu'on y est mal couché. Des œufs, du pain bis est tout ce que l'on peut espérer avoir. C'est par hasard qu'on y trouve quelque fois une volaille. Mais dans un pays où il y a peu de voyageurs, où la chaleur du climat ne permet pas d'avoir un garde-manger bien fourni et où d'ailleurs le débit est très incertain à quoi s'attendre de plus ? Heureusement pour ceux qui passent à Alaior que l'hôtellerie est ordinairement tenue par un soldat, qui étant la pourvoyeur de plusieurs officiers à toujours quelque chose de reste pour un voyageur qui survient. Il aborde souvent dans les ports comme il faut qui veulent visiter l'intérieur du pays. Quelque séjour elles fassent dans l'île elles sont très bien reçues par les officiers qui semblent se surpasser les uns les autres par la franchise avec laquelle ils en agissent.

Alaior n'a qu'un seul couvent qui appartient aux Cordeliers. Il est construit autour d'une tour carrée située au centre de cloîtres et de galeries où est peinte l'histoire de Saint François. Leur église est grande et dans de belles proportions. Ils ont une bibliothèque qu'ils montent avec complaisance, mais quels livres ! ce n'est qu'un amas de rêveries scolastiques et de légendes sur la majeure partie des saints mentionnés dans ses tables (Il ne faut pas oublier que l'auteur est protestant et que de ce fait il est enclin à qualifier de légende la vie de nos saints).

Les Anglais ont aussi une église, mais on y célèbre guère l'office divin que quand un aumônier de vaisseau ennuyé d'être sur son bord veut bien venir s'en donner la peine. Chaque régiment a cependant un aumônier breveté dont les appointements sont fixés à cent vingt livres Sterlings treize Shellings, quatre deniers par an. Il y a un Aumônier Général de l'île dont le revenu est bien plus considérable. Mais il n'en sont pas plus zélés. Ils jouissent du prix de leurs saintes instructions sans les donner et insultent à l'activité des prêtres du pays dont plusieurs n'ont pas dix livres Sterlings par an pour s'occuper sans cesse des fonctions de leur état.

L'hôtel de ville est au centre du village. Cet édifice est convenable.

Ce sont des puits qui fournissent de l'eau à la ville. Ils se trouvent dans une vallée au Nord de l'agglomération, près du terrain d'entraînement des régiments. Les bourgeois aisés ont leur puits chez eux et en général il n'y a point de maison qui n'ait une citerne pour recueillir les eaux pluviales.

La profondeur des puits dépend de l'élévation du terrain sur lequel il a été creusé. Car partout il faut descendre jusqu'au niveau de la mer. Cette profondeur n'est pas importante à Saint Philippe ou à Ciutadella mais elle est considérable à Mahon et Alaior qui sont bâties sur des hauteurs. On creuse jusqu'à ce que l'on trouve une espèce d'ardoise noirâtre. Arrivé là il faut prendre des précautions lorsque l'on perce la pierre. L'eau jaillit avec une telle violence que l'on pourrait perdre la vie si l'on ne se retirait pas précipitamment. A mesure que le maçon creuse les puits, ils les doublent de pierres dans lesquelles ils font des entailles pour pouvoir monter et descendre facilement, soit pendant la construction, soit lorsqu'ils ont besoin d'être nettoyés ou réparés. Les Minorquins s'emploient tellement à miner, creuser, à percer la roche, ils y sont si adroits que le creusement des puits n'est pas pour eux un travail coûteux et difficile à réaliser.

Les citernes sont taillées dans le roc et assez vaste pour contenir une quantité suffisante d'eau pour les besoins de la famille. Toutes sont enduites d'un excellent ciment. L'eau qui tombe sur les toits de la maison y est conduite par des canaux. Ils laissent cependant s'écouler les premières ondées qui sont chargées de toutes les saletés des toits et terrasses. Lorsque la citerne est pleine, ils laissent le

temps de se déposer aux sédiments avant de s'en servir. Il arrive quelque fois qu'elle se corrompt et leur manière de la purifier est assez singulière. Ils jettent dedans deux à trois petites anguilles vivantes et cela produit ordinairement l'effet désiré. Si ce remède manque ils y jettent une brassée de petits bouts de myrte verte. Quand enfin ni l'un ni l'autre de ces expédients ne réussit, ils prennent leur parti. Ils vident et nettoient la citerne et attendent que les premières pluies leur fournissent de la bonne eau.

La forme qu'ils donnent à ces réservoirs est très variée. Cependant elles sont plus ordinairement sphériques.

Mais une chose à laquelle ils ne se sont jamais appliqués c'est de calculer la capacité de leurs citernes pour les proportionner à leurs besoins et à régler la surface de leur toit pour leur fournir l'eau. Cela serait pourtant fort aisé surtout s'ils savaient que la quantité d'eau de pluie qui tombe à Minorque sur une surface horizontale de la grandeur d'un pied peut aller de vingt sept pouces d'une année à l'autre.

Le voisinage d'Alaior est orné de plusieurs bosquets de bois. Mais le sol est si rempli de pierres raboteuses et angulaires que la promenade y est pénible et que l'on profite peu de la fraîcheur et des agréments de leurs ombrages. Il y a pourtant un endroit où l'on va respirer l'air avec plaisir. Il était aussi incommode que les autres mais un officier qui était fort aimé des soldats de son régiment leur en fit ôter les pierres et combler les endroits creux. Ce terrain qui est fort grand se couvrit de gazon qui ombragé sans cesse par des chênes verts qui ne perdent point leurs feuillage offre un bocage d'autant plus agréable que quoique les rayons du soleil n'y pénètrent jamais on n'y sent point l'humidité dangereuse dont on se plaint dans d'autres pays.

Saint Puig est un endroit de ce termino qui mérite que l'on s'y arrête pour voir la belle maison que le Colonel Bettes-Worth y a fait bâtir. Il y avait une mine de plomb qu'on exploitait avec avantage mais on l'a négligée.

### *Description topographique des terminos de Mercadal et Ferrérias.*

Mercadal tire peu d'avantage d'être la capitale d'un termino et de partager l'île par sa situation. C'est en vain qu'elle sert de relais ou de repos aux voyageurs qui vont de Mahon à Ciutadella elle n'en est pas moins pauvre et mal bâtie. L'auberge est si mauvaise qu'on ne peut presque se résoudre à y loger. On se charge de provisions de vin et de viande et l'on va coucher chez quelque particulier qui se contente ordinairement de cela pour vingt quatre sous.

L'église est située sur une hauteur et tombe en ruines. Les pauvres habitants aimeraient bien en construire une autre et ils ont commencé à en jeter les fondations mais leur opulence ne féconde pas leur zèle. Sans cette circonstance l'ouvrage avancerait certainement avec une rapidité qui tiendrait du prodige.

L'eau des puits passe pour être malsaine. Il y a au-dessous de la ville une citerne commune qui ne se remplit que par les eaux pluviales. Pour s'en procurer une quantité suffisante on a élevé au-dessus de la citerne un grand bâtiment dont les toits renversés présentent la forme d'un entonnoir.

On ne voit point les habitants de cette ville sans être frappé de la différence qui les distingue des autres habitants de l'île. Ils ont quelque chose de dur et même de hideux dans leur physionomie. Cela se remarque principalement dans les personnes du sexe. C'est en général à la mauvaise qualité des eaux que l'on doit attribuer cet espèce de difformité. Il n'est guère possible de croire avec M. Armstrong que les Augustins du Mont Toro puissent être causes par les fréquentes visites qu'ils

rendent aux femmes d'un effet aussi surprenant. Mercadal est situé au pied de cette montagne et ces moines en habitent le sommet.

C'est aux faits miraculeux d'un toro que les Minorquins prétendent qu'elle doit son nom. Mais cette étymologie est aussi peu vraisemblable que les histoires que l'on raconte sur cet animal. Le Mont Toro est le sommet le plus haut de l'île et il est vraisemblable que les Maures l'appelèrent El Toro, la hauteur. Quoiqu'il en soit de ces différentes étymologies, cette montagne est presque au centre de l'île et d'une élévation fort escarpée. Le chemin qui mène au couvent est tortueux, étroit, inégal et dangereux en beaucoup d'endroits. La chapelle des moines est un bel édifice et la crédulité y admire l'histoire merveilleuse du taureau qu'on y a peint assez grossièrement. Le couvent qui est assez bien bâti est pourvu d'une citerne. La montagne a la forme d'un pain de sucre et son vaste cône repose sur une base de plusieurs milles de diamètre. La perspective qu'on découvre de tous côtés quand on est au sommet est de la plus étendue et sa variété amuse. L'air y est constamment tempéré pendant l'été par des vents frais et si l'on pouvait du même coup d'œil jouir du spectacle singulier qu'offrent des sources qui jaillissent du sein des rochers et se répandent en cascades sur les côtes arides de la montagne, ce séjour serait peut-être des plus agréables de toute l'île dans la saison des chaleurs.

A six milles du Mont Toro vers le Nord, se trouve le fort de Fornells, bâti sur le côté occidental d'une baie fort vaste qui porte le même nom. C'est un fort carré construit en pierres de taille flanqué de quatre bastions et d'autant de courtines avec un mauvais fossé, sans ouvrages extérieurs. Les casernements et les magasins sont situés à l'intérieur du carré. Ce sont des bâtiments très bien voûtés et on a formé le rempart sur leurs toits. Il y avait une chapelle que les Commandants de la garnison qui en sont en même temps les vivandiers, ont changée en cave. M. Armstrong, que nous gardons bien de copier toujours exactement, nous pardonnera sans doute de passer les mauvaises plaisanteries qu'il fait à cette occasion (*Et ainsi comme autrefois les Minorquins étaient réconfortés par l'aspersion d'eau bénite, nos soldats le sont maintenant avec le vin et l'alcool que le commandant de la place qui est en même temps chargé de l'approvisionnement leur vend à un prix raisonnable*)

La garnison est composée d'une compagnie détachée du régiment qui est en quartier à Alaïor. Quelques pêcheurs qui demeurent sur le bord de mer au bas des murs du fort l'alimente avec abondance de poisson. On la relève tous les ans de même que les autres troupes de l'île.

La tour d'Athalaia se voit de l'autre côté de la baie. Elle est située sur un terrain fort élevé et sert à donner les signaux des vaisseaux qui paraissent.

Il n'y a que ceux qui connaissent bien la baie qui osent risquer d'y entrer. Elle est fort grande et remplie presque partout de bas fonds très dangereux. Les paquebots s'y réfugient quand sur leur route de Marseille ils trouvent des vents contraires dans le golfe de Lyon. Ils y restent tant que le temps soit devenu plus favorable à la navigation.

Il n'est cependant pas sans exemple qu'il y soit rentrés des vaisseaux de guerre. On en envoya deux pour rendre la garnison dans le temps que le Fort Saint Philippe se rendit aux Anglais.

Le Mont Agatha est au Nord Ouest de Mercadal vers les limites du terminus de Ferréas. Cette importante colline en domine une quantité d'autres qui l'environnent et cet ensemble présente une scène illimitée de vastes déserts et de rochers nus et escarpés qui si l'on peut se servir de cette expression frappent l'esprit d'une espèce de terrible plaisir. On suspend toutes les réflexions pour ne se livrer qu'à celle qui provient des merveilles de cette perspective.

Le sol qui couvrait autrefois ces collines a été emporté par les violentes pluies des siècles passés ou s'est éboulé d'un coup suite aux secousses terribles de quelques tremblements de terre et cette dernière hypothèse paraît fort vraisemblable. Les entrailles de cette montagne sont en effet toutes entr'ouvertes et ne paraissent offrir qu'un monceau de débris et de rochers fracassés. Mais si la

nature semble étaler ici ses ruines elle se montre avec tous ses agréments du côté opposé. On ne voit que des vallées fertiles, des plantations de vigne où la vue se promène avec plaisir et des hauteurs dont les douces pentes sont sillonnées par la charrue, ou couvertes de troupeaux bêlants.

Un naturaliste pourrait faire ici une observation fort intéressante. On y trouve une colline qui n'est formée que d'un rocher nu, divisé en plusieurs plis, entassés les uns sur les autres et qui ne sont pas parallèle à la surface de la terre comme le font ordinairement les pierres dans une carrière. Ils forment un angle d'au moins trente degrés avec l'horizon. Quelle cause donner à cette irrégularité ?

Les collines ont-elles été laissées dans cet état lors du déluge ? Il semble que cela contredirait l'opinion de ces physiciens qui prétendent que les différentes parties de la matière dont la terre est composée se sont précipitées à mesure de l'évaporation de l'eau selon leurs degrés respectifs de pesanteur et qu'elles ont formé par tout le globe des plis réguliers et horizontaux. Ne doit-on pas plutôt attribuer cette direction inclinée à quelques grands changements survenus dans la nature depuis le déluge ?

Il n'est pas aisé d'atteindre le sommet du Mont Saint Agathe. On y monte que par un escalier taillé dans le rocher dont les marches sont gigantesques. Les mulets y gravissent avec leur cavalier sur le dos. Il est prudent de descendre à pied. L'escalier est mouillé par trop de sources pour qu'il ne soit pas glissant et dangereux, du moins, en plusieurs endroits. Le sommet du mont présente un petit plateau d'environ six acres. L'herbe qui y pousse est délicieuse et est continuellement broutée par un petit troupeau de moutons, dont le berger a élu domicile en ces lieux aériens avec toute sa famille.

On y trouve une chapelle consacrée à Saint Agathe. C'est un pèlerinage où les femmes s'empressent d'aller. Les figures de bois, de cire et d'argent qui sont suspendues aux voûtes annoncent que les guérisons qui s'y opèrent en leur faveur sont celles des maladies qui leur surviennent au sein.

Ce plateau avait autrefois été fortifié par les Maures. Il leur était facile d'y résister et il n'est point étonnant qu'ils s'y soient longtemps défendus après que leurs compatriotes, vaincus dans une bataille rangée, avaient été obligés d'abandonner toutes les autres forteresses de l'île.

Cette situation est si avantageuse qu'on pouvait soupçonner les Romains de l'avoir occupée. Cependant on y trouve aucuns vestiges qui puissent indiquer qu'ils y eussent fait des travaux. Tous les ouvrages dont on voit encore les restes paraissent l'effet de la précaution des Maures. On est fâché de ne pouvoir lire une inscription en caractères arabes dont on aperçoit encore quelques traits sur la porte de la tour.

La fortification était très irrégulière. Elles suivait le contour du plateau le long des précipices et des courtines flanquées de tours de distance en distance en formaient l'enceinte. Au centre, une autre place fortifiée avait été construite pour servir de retraite à la garnison quand les premiers ouvrages seraient tombées et que l'assaillant aurait pris position sur le plateau. La fortification disposait de deux citernes remarquables qui sont encore en état. Elles sont creusées dans la partie la plus basse de l'élévation afin qu'elles se remplissent plus aisément. Elles contiennent deux millions cent quatre-vingt dix milles trois cent quatre-vingt quatre pintes de Paris.

Ces vastes réservoirs sont construits avec une espèce de ciment moulé dans des châssis et enduits avec propreté d'un ciment plus fin. Les maures construisaient beaucoup ces ouvrages dans tous les lieux où ils s'établissaient. Nous pouvons en avoir une idée plus précise par ce qu'en dit le célèbre Docteur Shaw à la suite de ses voyages (Premier médecin du Roi d'Angleterre. Il a laissé d'excellentes leçons de chimie qui ont été traduites) :

« les murs de Tlemcen, en Barbarie, sont dit-il moulés dans des châssis et fait d'un mortier composé de sable, de chaux et de petits cailloux. Ces substances combinées, mêlées et unies ensemble ont

acquis avec le temps une force et une solidité égale à la pierre » il ajoute : « on peut encore observer les repères et jointures des châssis »

Le fort mauresque de Gibraltar est un beau modèle de cette espèce d'ouvrage qui résiste depuis plusieurs siècles aux injures du temps et le dernier siège a prouvé qu'il à l'épreuve du canon. Les boulets restaient dans le mur sans le faire éclater ou tombaient par terre amortis par le coup.

Il bne resterait plus rien de remarquable à décrire dans le termino de Mercadal si la ferme d'Adaïa ne méritait pas qu'on s'y arrêta.

Cette ferme est presque située sur le bord d'un assez beau port qui se trouve à l'Est du Mont Toro. Elle forme de ce côté un amphithéâtre agréable tandis que de tous les autres côtés elle est entourée par des montagnes qui s'élèvent par degrés à une grande hauteur. Le sommet de ces montagnes n'a point de pelouse qui puisse retenir la terre. Elle est continuellement entraînée par des pluies qui la déposent dans le bas dont le sol est devenu de ce fait d'une fertilité prodigieuse. Les montagnes garantissent la ferme des vents froids du Nord. On y respire que l'air pur de l'Orient et c'est sans contredit le lieu de toute l'île qui jouit de la plus agréable température.

C'était pour donner une idée de ce lieu charmant que le Cardinal de Retz aurait dû prodiguer toutes ses brillantes couleurs. Les jardins qui sont d'un assez bon goût produisent tous les végétaux potagers dont la culture réussit dans l'île on y trouve des promenades délicieusement ombragées, tandis que d'autres sont ouvertes à l'air libre pour y prendre le frais lorsque le soleil s'est retirait derrière les montagnes occidentales. Les raisins, les oranges, les limons, les grenades y présentent leur jus rafraîchissant. Les melons d'eau que les Minorquins regardent comme un des plus grands bienfaits du tout puissant dans un pays chaud y offrent aussi leur délicieuse liqueur. Une source voisine y épanche me cristal de ses eaux qui, après s'être reposées dans un bassin entouré de verdure coulent lentement pour arroser toutes les parties de ce jardin enchanté.

La perspective du port est très agréable. L'entrée en est cachée par des terres intermédiaires vers le Nord. Il n'a que l'apparence d'un grand fleuve dont les bords sont ornés d'arbrisseaux toujours verts qui se penchent au-dessus de l'eau comme s'ils voulaient contempler la beauté de leur feuillage dans le sein de l'onde transparente et dont la surface polie n'est jamais agitée que par les petits poissons qui s'élancent sur leur proie.

Vous direz que j'ai écrit ceci sous l' »emprise d'une humeur romantique. Je le confesse franchement et je me souviendrais toujours d'Adaia et de la compagne dont j'ai profité dans cette charmante petite retraite avec beaucoup de complaisance et de satisfaction. Le port ne semble fait que pour embellir. Il est absolument inutile à la navigation de l'île à cause de ses rochers et bas fonds (*statio malefida cerinis*)

Le temino de Férérias qui est joint à celui de Mercadal n'a rien qui puisse exciter en en faire la description. La ville n'est éloignée que d'une portée de fusil du grand chemin mais elle est si pauvre et si mal bâtie qu'un voyageur ne peut être tenté de se détourner pour aller la visiter. La seule chose qui peut attirer quelque attention est une assez grande église qui a été rénovée il y a peu.

Ces terminos sont les plus pauvres et les moins cultivés de m'île et c'est sans doute à cette dernière circonstance que l'on doit attribuer la cause qu'ils sont plus abondants que les autre en gibier que les autres. On y trouve cependant de grands espaces de terrain qui semblent inviter le laboureur au travail. Mais ils sont si envahis d'arbres et d'arbrisseaux, le peuple est naturellement si indolent, il est tellement appauvri par les moines et les ecclésiastiques qui vivent dans l'abondance que la culture de ces terrains précieux n'a encore tenté que faiblement les habitants. A peine ont-ils fait quelques essais. Leur réussite et le temps qui par ses évolutions peut finalement faire succéder une heureuse émulation au découragement, changeront peut-être les esprits. Ce qui a paru jusqu'à présent au-

dessus des forces et des souhaits de ces pauvres insulaires pourra devenir l'objet de leur juste ambition.

### *Description topographique du termino de Ciutadella*

Les Anglais ont privé Ciutadella de l'avantage dont cette ville avait toujours eu, d'être la capitale de l'île. C'était avant ce temps une ville florissante, bien bâtie et passablement peuplée. Son port était assez pratique pour accueillir les barques qui trafiquaient avec Majorque ou le continent. Elle fournissait Mahon de toutes les marchandises étrangères et c'est Mahon qui aujourd'hui l'en approvisionne.

Ce changement fit sensiblement diminuer le commerce, les richesses et la population de Ciutadella. Malgré cet appauvrissement ses murs sont encore l'asile de presque toute la noblesse du pays. Ils renferment environ six cents maisons habitées.

Nous pouvons appliquer ici une des observations de César qui remarquait que les habitants du comté de Kent étaient plus civilisés que le reste des Bretons. La raison qu'il en donnait est qu'ils habitaient les bords de mer et que de ce fait ils étaient plus souvent en relation avec des voyageurs étrangers dont ils bénéficiaient des connaissances et des coutumes. C'est à la même raison que l'on doit attribuer la politesse qui distingue les habitants de Ciutadella des autres Minorquins. Le séjour de la noblesse y concourt sans doute aussi.

La ville est entourée d'un mur. Ce que l'on en voit du côté du barranco est un ouvrage des Maures qui par son élévation peut passer pour une œuvre exceptionnelle. Il subsiste presque sans dégradation depuis environ six cents ans. Le reste est plus moderne et consiste en un rempart, un grand nombre de bastions et courtines construites en pierres de taille carrées. Le rempart, près de ces courtines est fort étroit, mais les bastions dont le parapet est de pierres de taille sont spacieux. On y avait commencé le creusement d'un fossé. Ce qui en a été fait est creusé dans le roc à une grande profondeur, l'on voit en face le parapet d'un chemin couvert. Cet ouvrage a été abandonné dès que les Anglais ont été maîtres de l'île. Aussi la garnison qui est dans cette place doit en cas d'attaque rejoindre rapidement le fort Saint Philippe.

Le port quoique petit est un asile assez sûr pour les vaisseaux côtiers qui sont les seuls qui y trouvent l'eau assez profonde près des murs de la ville.

La Bourse (la Lonja) est un coin de la grande parade et dans le voisinage de la maison du Gouverneur. C'est un ancien édifice élevé sur des arcades gothiques d'une hauteur considérable et sous lesquels se trouve un passage qui permet d'accéder au quai par de grands escaliers de pierre.

On donne le nom de Palais à la maison qu'habitaient les gouverneurs Espagnols. Elle est vaste, irrégulière et bâtie dans la gorge d'un bastion. La cuisine et les offices sont au rez-de-chaussée. Le premier étage communique de plein pied au rempart qui forme dans cet endroit une promenade agréable d'où l'on découvre une partie de l'île, une grande étendue de mer et Majorque à la distance de dix lieues.

Cette maison sert de logement à l'officier qui commande la garnison. Le jardin séparé de la parade par un mur de pierres fort haut. Il est mal cultivé. Cela vient de ce que les Commandants sont relevés chaque année précisément dans le temps où ils pourraient profiter de ses récoltes. Ils ne se donnent donc pas la peine de cultiver un terrain dont ils savent qu'il ne pourront pas en profiter.

La chapelle n'est d'aucun usage. Lorsque les Anglais se sont emparés de Minorque ils se réservent une église à Ciutadella qu'ils ont depuis rendu aux habitants. Le service divin ne se célèbre plus pour la garnison que dans la grande salle du palais qui est très spacieuse et la plus grande de l'île.

Il n'y a point de meilleures garnison dans tout le pays. Les officiers y sont très bien logés, le service n'est pas fatigant et les provisions abondantes et de bon marché. Les occasions de faire des dépenses sont très rares.

L'église principale est au centre de la ville. Elle est grande, belle et de style gothique. C'est la cathédrale de l'île. Elle est ornée d'une tour carrée et d'une flèche légère octogonale en pierres de taille qui relève la beauté de la ville lorsqu'on la regarde à distance.

Il est probable que cette église n'a été construite qu'après l'expulsion des Maures chassés de l'île par Alphonse III Roi d'Aragon en 1287. Cependant Saint Sévère, était évêque de Minorque en 418, sous le règne de l'Empereur Honorius. Son siège était à Ciutadella que l'on nomme alors Jamnon, du nom d'un capitaine Carthaginois qui avait fondé la ville. Il est certain que la présence d'un évêque sous-entend qu'il y avait aussi une cathédrale. Cependant rien ne prouve que l'édifice qui existe aujourd'hui soit le même que celui qui existait du temps de Saint Sévère et il semblerait qu'elle a été construite par les Maures sur les ruines de l'ancien édifice. Il serait impossible de fixer l'époque de sa fondation. Il est néanmoins certain qu'il existait en 1360, tel qu'il est actuellement ce que prouve une inscription qui se trouve au dessus de la porte du vestibule méridional et que voici :

ACI. IHU EN. ET DE COR  
SA. PREVERA. QUIFO. OFE  
CIAL. DE MENORCA. LO. Q  
UAL. PASSA. DESOA. DE DA AXI. DE JULIOL. LAND  
MCCCLX. DOC. DEO LAIA.

Cette épitaphe signifie semble-t-il : ici gît Jean, natif de Corsica qui était officier à Minorque et est mort le 11 juillet 1360.

On découvre un grand nombre de sépultures creusées dans le roc du côté méridional de l'église qui offre encore à la vue des ossements humains quand il a beaucoup plu. On en trouve aussi hors des murs de la ville. Tous ces tombeaux sont anciens car actuellement (époque de l'auteur) les morts sont ensevelis dans les caveaux des églises.

Les Augustins ont un couvent près de la porte de Mahon. L'édifice est grand et l'église est ornée d'un beau dôme. Ces moines soutiennent de temps en temps des thèses dont le sujet est aussi futile que le jargon employé est barbare. La matière a-t-elle existé avant la forme, ou la forme avant la matière ? telles sont à peu près les importantes questions qu'on y traite.

Ce n'est pas là le seul couvent de moines à Ciutadella. Il y en a deux autres. Le premier situé en dehors de la porte de Mahon est celui des religieux de l'ordre de Saint Antoine (San Antonin). Ils sont peu, quoique riches et leur maison est petite. La chapelle est fort belle et l'on remarque le jardin qui a pris la place d'une carrière d'où viennent les pierres qui ont servi à construire le couvent.

L'autre qui appartient aux franciscains est situé en face de la grande parade.

Le bâtiment est grand et irrégulier. Un des moines tient école pour l'instruction de la jeunesse. Le respect que l'on doit à son ordre est comme de raison ce qu'il essaie d'inspirer le plus. Un autre moine tient une apothicaire où il vend au peuple les drogues dont il a besoin.

Les religieuses de Sainte Claire ont aussi un couvent dans la ville et sont fort retirées. Mais les moines sortent deux à deux aussi souvent qu'ils le veulent et ne sont jamais des témoins incommodes l'un pour l'autre. Leur cloître et les longs portiques qui sont dans la principale rue de la ville servent de promenade pendant les grandes chaleurs. On s'y promène l'hiver sur le chemin qui conduit à la chapelle de Saint Nicolas. Cette chapelle est au bord de la mer à une distance d'un mille de la ville.

Le saint qu'on y vénère est le patron des matelots. Ils y viennent accomplir les vœux qu'ils ont fait pour leur survie au milieu des tempêtes. La chapelle est remplie de mauvaises peintures qui représentent les périls auxquels ils ont échappé.

Cette coutume vient des anciens Romains qui la tenaient des Grecs. Bion le Borysthénite (*philosophe Schyte, qui passe pour athée*) signale ces formes de peintures dans un Temple dédié à Neptune sur le bord de la mer. Horace y fait allusion dans la cinquième ode de son premier livre :

.... Me tabulâ sacer  
Votivâ paries indicat uvida  
Suspendisse potenti  
Vestimenta maris Deo

La chapelle Saint Nicolas n'est pas éloignée d'un petit fortin qu'on a bâti autrefois pour défendre l'entrée du port. Il pouvait être de quelques usages anciennement mais aujourd'hui il n'arrêterait pas la frégate la plus légère.

Au voisinage de ce petit fort se trouve une faille dans un rocher, à travers laquelle la mer s'est fait un passage souterrain vers plusieurs cavités irrégulières. Les vagues en s'y engouffrant font un bruit qui ressemble à celui de deux gros soufflets de forge. De ce fait, cet endroit est appelé le « soufflet du diable ».

Au nord de la ville est un barranco qui la fournit abondamment de plantes légumineuses et de fruits. Le phare de cette partie de l'île se nomme : Toro del Ram. Il est à deux milles de Ciutadella, vers le Nord Est. Ces espèces de phares, de fanaux ou d'athalaïas ne sont pas destinés comme dans bien d'autres endroits à guider les navigateurs. Ils ne servent qu'à signaler la présence d'un navire à la mer, soit par le moyen de fumées le jour, soit par celui de grands feux la nuit.

On ne vient guère à Ciutadella sans aller voir à deux milles vers le midi une vaste grotte que la nature a creusé dans le roc. Son entrée est étroite et difficile d'accès mais elle s'élargit de tous côtés lorsque l'on descend en son sein. Les flambeaux qui vous éclairent vous font apercevoir chemin faisant plusieurs autres cavités secondaires plus petites qui communiquent avec la principale. A travers les fissures du plafond des grottes dégouline une eau chargée de calcaire qui forme un nombre important de stalactites et de morceaux de roche pétrifiée de la couleur du sucre Candi gris et peu transparente. La forme de ces pétrifications est extrêmement variée. On en voit qui ne sont pas plus grosses que des plumes, tandis que d'autres sont d'une grosseur prodigieuse. Elles se lient ensemble, et forment des colonnes qui semblent soutenir la voûte de cette extraordinaire grotte. On peut aisément observer les gradations des progrès de ces différentes pétrifications. On voit en quelques endroits de petits chapiteaux qui descendent de la voûte et tendent à rejoindre des bases proportionnées qui s'élèvent en dessous à mesure que l'eau qui dégouline du haut se pétrifie. Dans d'autres endroits l'intervalle qui sépare la base et le chapiteau est rempli par la tige d'une colonne. Il y a de ces tiges qui sont très régulières, d'autres sont très imparfaites. Elles ressemblent assez aux colonnes grossières de l'ordre gothique. C'est un assemblage énorme de gros et petits piliers adhérents les uns aux autres. Il a fallu des siècles pour que ces masses soient parvenues à la grosseur qu'elles ont actuellement. Elles grossissent en effet si lentement que si jamais en est entièrement remplie, ce ne sera que dans la postérité la plus reculée.

L'aire de la grotte ne consiste qu'en un amas de ces matières pétrifiées dont l'épaisseur est considérable. Ce n'est pas que ces matières aient été détachées de la voûte par la secousse de quelques tremblement de terre, il sont rares ici, ou par que la gelée les en ait fait tomber, elles sont à



l'abri des intempéries annuelles. Cela vient probablement de ce qu'il se forme de nouvelles pétrifications qui déplacent les anciennes et les font tomber.

Ces pétrifications ne sont pas particulières à l'île de Minorque. On en trouve dans beaucoup de lieux qui sont à peu près semblables et régulièrement dans les souterrains de l'observatoire de Paris. Mais peut-être, n'y en a-t-il nulle part autant que dans la grotte de « *Cova Perella* » que nous venons de décrire.

Une grotte voisine offre une autre particularité. C'est un lac dont les eaux saumâtres indiquent qu'elle communique avec la mer.

Lorsque l'on va voir ces autres souterrains on aperçoit dans le sable du rivage une quantité importante de fragments de corail rouge. Il arrive fréquemment que les pêcheurs amènent des coraux blancs entiers que leurs filets arrachent aux rochers. Mais il est très rare qu'ils en ramènent du rouge. Il faut que ces fragments soient rejetés par la mer lors des fortes tempêtes venant du Couchant. L'hippocampe que les Minorquins appellent « *caballo marino* », cheval marin, se trouve alors fréquemment et l'on trouve aussi quelques fois des étoiles de mer, mais bien souvent blessées par les rochers du rivage sur lesquels elles ont été battues.

Cette contrée est un terrain stérile absolument dépourvu de toutes productions ordinaires des terres cultivées. Mais elle est riche en coquillages fossiles et en marbre dont les couleurs sont fort variées.

### ***Gouvernement de Minorque ; Dettes de l'Etat ; Impôts ; Espèces en usage dans l'île ; Poids et mesures.***

Les habitants de Minorque en passant sous la domination anglaise ne voulurent s'y soumettre qu'à condition qu'ils gardent leur gouvernement, leurs lois et leur religion. Cela leur fut accordé et ils ont toujours joui de ce privilège qu'ils regardent comme un grand avantage.

Jacques I, le Conquérant institua à Majorque une forme de gouvernement toute semblable à celle d'Aragon. Alphonse III l'imita dans celle qui donna à Minorque lorsque cette île passa en son pouvoir. Par la suite, quelques modifications ont été apportées au gouvernement de ces deux îles, mais elles n'ont pas touché à l'essentiel. La forme de leur gouvernement est restée inchangée. Le gouvernement des deux îles ne diffère presque pas si ce n'est que les Magistrats de Minorque sont subordonnés à ceux de Majorque. Elles avaient autrefois le privilège d'envoyer des députés aux états généraux de Catalogne et d'Aragon, mais elles l'ont perdu mais elles l'ont perdu, ne pouvant assumer cette dépense. Cette perte ne peut influencer maintenant que sur Majorque.

Le premier tribunal de l'île est la Cour du Gouvernement Royal. Il a à juger particulièrement de toutes les causes qui intéressent la couronne, exceptées de celles qui concernent le patrimoine Royal. Tout ce qui touche aux Jurats des différentes Universités, ou terminos, ainsi que les affaires criminelles et les appels des Cour subalternes sont aussi de sa juridiction.

Le Gouverneur de l'île préside cette Cour et toutes les procédures se font en son nom. Les affaires civiles n'exigent pas sa présence mais il ne peut se dispenser d'assister aux jugements des procès criminels.

Il a deux adjoints, dont l'un porte le titre d'Assesseur qui veille à la conduite du procès. L'autre, qualifié de fiscal, a les fonctions d'Avocat de la Couronne. Es deux adjoints signent également les sentences. Mais quand le Gouverneur est absent, L'Assesseur devient alors le Juge principal et signe seul en son nom les sentences. L'adjoint fiscal n'est pas réputé juge dans les affaires civiles.

Le Gouverneur a le pouvoir de remplacer l'Assesseur par un autre officier lorsqu'il est parent des parties intéressées ou soupçonné d'avoir de la haine, de l'amitié ou de la partialité pour l'une ou l'autre des parties.

Le Procureur Royal est un officier dont les fonctions consistent à instruire la Cour de événements qui produisent les affaires dont elle doit connaître et l'une de ses autres fonctions est de s'assurer de la prompte expédition du procès.

Voilà quels sont les Officiers supérieurs. Ceux qu'ils ont sous leurs ordres sont : Un secrétaire (*Escrivano*) ; un huissier (*Algouasil*) un massier (*Mauro*) et un geôlier (*Carcelero*).

Cette Cour était autrefois soumise à la Cour de l'Audience Royale de Majorque, mais on n'y porte plus d'appels de ses jugements qui sont souverains.

Le Procureur Royal, en qualité de Président, l'Assesseur et le Fiscal composent un conseil qui règle les affaires qui concernent le patrimoine ou les revenus de la Couronne, fixe les droits annuels qui lui sont dus, veille sur les parties cachées du revenu et veille à ce que les revenus de la Dîme, toujours perçus en nature puis vendus, le soient à leur juste valeur.

Il y a une autre Cour qui est tenue par le Procureur Royal, mais où il n'a pas le droit de décision. Il s'agit de celle qui traite des affaires qui concernent la recette et la dépense des revenus du Patrimoine dont il le trésorier et le payeur. L'Assesseur et le Fiscal en sont les seuls juges. Le Fiscal est le juge ordinaire avec la qualité de conseiller le Procureur Royal, titre qui paraît sans objet puisque celui-ci ne juge pas. Une autre singularité est relevée dans les fonctions de ce Juge Fiscal qui quoique juge ordinaire il doit tenir compte de l'opinion de l'Assesseur pour arrêter son jugement. Le Fiscal est obligé de s'y soumettre même quand il est d'avis contraire. Une autre singularité se trouve dans les expressions qui signifient que les sentences sont rendues : « c'est par l'avis de l'Assesseur et par le concours du Fiscal ». Tout ceci ressemble à un jeu issu des contradictions de l'esprit humain.

Le Procureur Royal en qualité de Receveur a sous ses ordres un député Receveur qui lui-même commande à des Collecteurs qui œuvrent dans chaque termino.

Le Secrétaire est en même temps chargé des registres. L'Huissier est chargé des arrestations. Ce que l'on appelle le « Sach » réunit les deux services de Portier et Crieur.

Chaque termino a ses Magistrats. On donne le nom de Jurats aux principaux. Ceux de Ciutadella sont les Jurats Généraux. Mais le titre de « *Señor magnifico* » est également attribué à tous.

Ils sont chargés de porter au Gouverneur les plaintes du peuple et de l'instruire de ses besoins pour qu'il y apporte remède. Il faut aussi qu'il est soin due les marchés soient pourvus de tout ce qui est nécessaire à la vie.

Ils n'ont pas le pouvoir exécutif. Cependant ils peuvent imposer des taxes sur leur termino avec le consentement du conseil ordinaire à qui ils rendent compte du produit de ces impôts.

Ils avaient autrefois le droit de fixer le prix auquel on devait vendre le blé au peuple. Mais, les monopoles dont ils se rendaient trop souvent coupables leur ont fait ôter ce privilège .

Le Jurat Major est toujours pris dans le corps de la noblesse. La bourgeoisie donne le second, les marchands le troisième tandis que le quatrième est issu des artisans. Les paysans fournissent le Jura-Pejez. Cette organisation permet à chaque classe de la population d'avoir un représentant parmi les Magistrats qui gouvernent.

Cette magistrature se forme par élection. Les élus ne peuvent pas refuser la charge de ce service public, ni être élus deux années de suite. Ils sont obligés de prêter serment et de choisir aussitôt des Conseillers pour les aider.

Le termino de Ciutadella à un Jurat particulier que les autres n'ont pas et sous le nom de « Claverio » fait les fonctions de trésorier public et propose les matières dans l'assemblée des jurats. C'est lui

aussi qui à l'arrivée du Gouverneur, lui fait les compliments au nom des habitants pourvu que cela soit dans l'enceinte du Termino. Au dehors il n'y a que le Jurat major qui puisse être chargé de toutes les affaires qu'il faut traiter avec le Gouverneur. La distinction que donne le titre de « Claverio » est d'avoir le même rang que le second Jurat. C'est le corps entier des Jurats assistés de leur Conseil qui règlent ses comptes de Trésorier à la fin de l'année. Il en remet le reliquat à son successeur.

Les Jurats convoquent quelque fois un Conseil Général. Il faut pour cela qu'ils s'adressent au Gouverneur qui en expédie les ordres. Les membres qui le composent sont des députés de tous les terminos qui s'assemblent à Ciutadella au nombre de vingt-quatre, sans compter les Jurats Généraux qui n'ont de voix que quand il s'agit d'envoyer un Syndic hors de l'île. Ils peuvent donner leur avis sur le choix de la personne.

Le Conseil Général ne s'occupe que d'objets intéressants. Il établit les nouveaux impôts, il recherche si quelque termino n'a pas payé plus qu'il ne devait des anciennes taxes, il pourvoit aux dépenses extraordinaires. La situation générale des affaires excite son zèle, il fait au Gouverneur des compte-rendu sur les griefs du peuple et les porte même jusqu'au pied du trône quand le Gouverneur n'y fait pas attention. Il n'est pas possible à cet Officier de l'Assemblée de s'attribuer une autorité privée. Il faut que les Jurats le demandent. Il ne peut même les obliger de lui faire part des objets qui doivent y être traités, fût-il même question de députer un Syndic au Roi. Les délibérations du Conseil Général sont donc absolument libres. Mais ce n'est là pour ainsi dire qu'un privilège chimérique. L'assemblée est à peine fixée que le Fiscal du Gouverneur Royal a le droit d'exiger qu'on lui communique ses résolutions et le Gouverneur alors prend les mesures pour que celles qui pourraient lui nuire ne soient pas exécutées.

Chaque termino peut envoyer un Syndic au Roi, sans le consentement des autres pourvu que cela soit à ses frais.

Chaque termino a également un Bailli. Cet Officier porte une verge de justice dans toute l'étendue de son termino, sans pouvoir la porter au dehors. Il tient une Cour dont les appels ressortissent à celles du Gouverneur Royal.

Le Bailli de Ciutadella est le Bailli Général. Les autres lui sont en quelque façon subordonnés. Il porte dans toute l'île la verge dont il est décoré.

C'est lui qui à la mort d'un Gouverneur, y commandait autrefois et il percevait la moitié de ses appointements jusqu'à ce qu'il fût remplacé. Il tient une Cour de Justice où il est secondé par un assesseur. On y plaide toutes sortes de causes et ses jugements sont susceptibles d'appel à la Cour du Gouverneur Royal. C'est à lui que l'on adresse toutes les proclamations. C'est lui qui reçoit les ordres pour diriger la marche des troupes et qui marque leurs logements.

Tous les Baillis ont des lieutenants qui ont le droit de porter une verge de justice en leur présence. Il n'y a du moins que le lieutenant du Bailli général qui n'ait pas ce privilège.

Il y a un Bailli-Consul. Il juge sommairement et souverainement toutes les causes dont l'objet n'excède pas cent sous. Cela débarrasse les cours supérieures d'une multitude de petites affaires qui les empêcheraient d'être aussi attentif sur celles qui sont importantes. Comme Consul il connaît encore de toutes les affaires maritimes, mais ses jugements sur les contestations de ce genre sont susceptibles d'appel au Gouverneur qui seul a le droit de les confirmer ou de les reformer.

C'est à la Pentecôte que les magistrats entrent annuellement en charge et prêtent serment.

Les poids et mesures ont aussi un juge qu'on appelle en langue Arabe « Almutazen » ou par corruption du nom « Mustastaf ». Il est aidé dans ses fonctions par deux « Promens ». Il n'a point d'autres appointements que le tiers des amendes qu'il impose sur les contrevenants, ce qui le rend très attentif. Mais comme il ne peut les exiger sans que le Gouverneur confirme ses ordonnances,

cela empêche les abus qu'il pourrait faire de son privilège. Il est chargé aussi du soin de faire tenir les rues propres et dégagées de tout embarras.

C'est aux Officiers de la Cour du Gouverneur Royal qu'appartient l'examen d'un corps trouvé mort et l'information nécessaire pour savoir s'il a été tué, assassiné ou s'il est mort naturellement. Leur exactitude sur cet objet est telle qu'ils ne manquent point d'interroger le mort même à l'oreille sur la cause de sa mort., sur les circonstances qui l'ont accompagnée etc.

L'île de Minorque